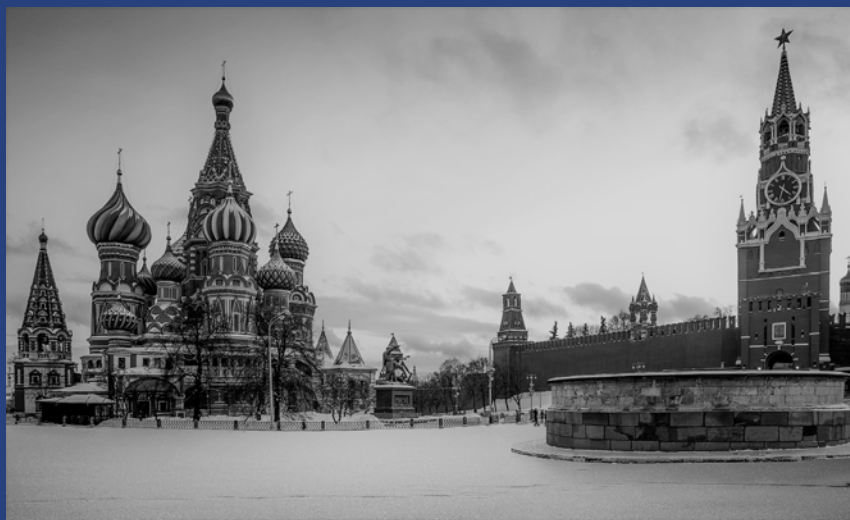


Richard Dogbeh

Voyage au pays de Lénine

Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS



Introduction et annotation par Constantin Katsakioris



AVM.edition

Voyage au pays de Lénine

Richard Dogbeh

Voyage au pays de Lénine

Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS

Introduction et annotation par Constantin Katsakioris



AVM.edition

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

AVM - Akademische Verlagsgemeinschaft München 2022
© Thomas Martin Verlagsgesellschaft, München

Im Original 1967 erschienen unter dem Titel *Voyage au pays de Lénine*
(© Éditions Clé Yaoundé)

Umschlagabbildung: © mikolajn/iStock

Dieses Werk ist als Open-Access-Publikation lizenziert unter einer Creative-Commons-Lizenz Namensnennung - Nicht kommerziell - Keine Bearbeitung 4.0 International und unter dem DOI 10.23780/9783960915911 abzurufen. Jede Verwertung außerhalb dieser Lizenz bedarf der schriftlichen Genehmigung durch den Verlag. Die Lizenzen sind einsehbar unter <https://creativecommons.org/licenses/>

Alle Informationen in diesem Buch wurden mit größter Sorgfalt erarbeitet und geprüft. Weder Herausgeber, Autor noch Verlag können jedoch für Schäden haftbar gemacht werden, die in Zusammenhang mit der Verwendung dieses Buches stehen.

e-ISBN (ePDF) 978-3-96091-591-1
ISBN (Print) 978-3-95477-142-4

AVM - Akademische Verlagsgemeinschaft München
Schwanthalerstr. 81
D-80336 München
www.avm-verlag.de

Table des matières

Remerciements pour la présente édition	9
Introduction: Culture, jeunesse et renaissance africaines Le monde de Richard Dogbeh	11
Voyage au pays de Lénine Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS	
Avertissement	29
Départ	31
Moscou	37
Leningrad	67
Bakou	83
Annexe	99
Archives	101
Bibliographie	101



Richard Dogbeh (1931-2003)

à Vlad

à Anvar

à Blatkine

Remerciements pour la présente édition

Cette publication a bénéficié du soutien généreux de la Fondation allemande pour la recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft, DFG) dans le cadre du programme « Germany's Excellence Strategy – EXC 2052/1 – 390713894 ». La famille de Richard Dogbeh et Constantin Katsakioris tiennent également à remercier vivement la Bayreuth Academy of Advanced African Studies, le Cluster of Excellence « Africa Multiple », les Éditions Clé Yaoundé pour la rétrocession des droits de cet ouvrage, ainsi que l'Université Charles de Prague pour le programme d'aide à la recherche PRIMUS Grants (PRIMUS 21/HUM/011).

Introduction

Culture, jeunesse et renaissance africaines: Le monde de Richard Dogbeh

Constantin Katsakioris

*Je refuse la ruse des astucieux de la culture
Ma passion est de tout dire de l'homme
ses maladies, ses défaites et ses espoirs*

Richard Dogbeh¹

Lorsque l'auteur de cette introduction se rendit à l'Institut de l'Afrique à Moscou il y a quelques années pour enquêter sur les rapports entre savants soviétiques et intellectuels africains, Artem Letnev, un des plus grands africanistes de l'URSS, mit en avant un seul nom : Richard Dogbeh. « Lisez la poésie de Richard Dogbeh et ses écrits sur l'Union soviétique », nous recommanda-t-il ne nous laissant aucun doute sur son respect et admiration pour le poète béninois qui visita l'Union soviétique en 1966². D'autres africanistes russes de cette génération gardaient également les meilleurs souvenirs de Richard Dogbeh. Ils se rappelaient un homme charmant qui les avait touchés par sa gentillesse et impressionnés par son érudition. Reproduit en annexe de ce livre, le rapport de la traductrice soviétique, Tatiana Boutkovskaja, qui accompagna Dogbeh lors d'une partie de son voyage en Union soviétique, confirme ces témoignages.

Né à Pédakondji au sud du Togo en 1931 de parents appartenant à l'ethnie Pédah, Gbèmagnon Richard Dogbeh passa son enfance entre le

¹ Richard Dogbeh-David, *Cap Liberté*, Yaoundé, Éditions Clé, 1969, p. 12.

² Spécialiste éminent de l'Afrique occidentale, Artem Letnev (1929-2013), a publié : « L'assimilation culturelle vue par les assimilés (d'après les Cahiers William Ponty) », *Genève-Afrique*, 17, 2, 1979, pp. 19-26 ; « L'Afrique de l'Ouest dans l'historiographie marxiste », in *La méthodologie de l'histoire de l'Afrique contemporaine*, Paris, Unesco, 1984, pp. 61-70 ; « Alioune Diop, précurseur de la culture de la paix », *Présence Africaine*, 161-162, 2000, pp. 15-19. Letnev fut également membre du comité de rédaction de l'*Histoire générale de l'Afrique* publiée par l'Unesco entre 1980 et 1999. Voir Chloé Maurel, « L'histoire générale de l'Afrique de l'Unesco », *Cahiers d'Études africaines*, 215, 3, 2014, pp. 715-737.

Togo et la région voisine du Mono au sud-ouest du Bénin (Dahomey). C'est dans cette région paisible, parcourue par le fleuve Mono et habitée des deux côtés par les pêcheurs Pédah, que Dogbeh prit conscience du destin commun des deux pays. Élève brillant et esprit curieux, il commença sa scolarité au Bénin : d'abord à l'École catholique de Saint-Michel à Cotonou et ensuite au Collège moderne Victor Ballot à Porto Novo. Là, à l'âge de 16 ans, il emporta le prix de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) pour sa nouvelle « Les trois princesses et les trois brigands ». Entre 1950 et 1952, il poursuivit ses études à l'École normale de Dabou en Côte d'Ivoire se préparant au métier d'instituteur. C'est à Dabou qu'il rencontra Jean Pliya, lui aussi écrivain éminent de la génération de la décolonisation, avec qui il se lia d'une amitié étroite³.

Entre 1952 et 1954, Dogbeh fréquenta l'Institut des Hautes Études de Dakar, où il prit la décision, à côté de la littérature, de se consacrer aux études de psychologie. Il le fit en effet entre 1954 et 1958 aux universités de Bordeaux et de Toulouse, ainsi qu'à l'Institut Pédagogique National de Paris. Pliya se rappelle que l'étudiant Richard Dogbeh était charismatique, doué en sciences humaines mais aussi en mathématiques, amateur de musique et de guitare, et en même temps très concerné par les questions sociales et politiques. Engagé d'abord dans l'Union des Étudiants Catholiques Africains (UECA) et la Fédération des Étudiants d'Afrique Noire en France (FEANF), Dogbeh apporta ensuite son soutien au Mouvement de Libération Nationale (MLN). Fondé en 1958 par Jean Pliya, l'historien voltaïque Joseph Ki-Zerbo et le syndicaliste dahoméen Albert Tévoédjré, le MLN réclamait l'indépendance immédiate, l'unité de l'Afrique, ainsi qu'un socialisme adapté aux réalités africaines⁴.

Parallèlement à ses études et à son engagement politique, Dogbeh s'épanouissait professionnellement et personnellement. En 1957, il fut nommé membre du Comité International de Documentation, des Bibliothèques et des Archives auprès de l'UNESCO, organisme avec lequel il allait poursuivre une collaboration longue et fructueuse. La même année, il épousa Elisabeth Houessinon, femme brillante et l'une des pre-

³ Voir l'« Oraison prononcée par Jean Pliya à l'occasion des obsèques de Richard Dogbeh » en 2003 et le document intitulé « Gbèmagon Richard Dogbeh. A Profile », rédigé par Lucia Dogbeh, Ces documents viennent de l'archive de la famille Dogbeh (AFD).

⁴ À propos de ces mouvements étudiants, voir Françoise Blum, « Trajectoires militantes et (re)conversions : à propos de la FEANF Que sont-ils/elles devenu-e-s ? », thèse d'habilitation, Paris, EHESS, 2016.

mières sages-femmes du Dahomey. Ensemble, ils eurent quatre enfants. Mais le jeune couple fut profondément secoué par la mort de sa première fille, Marianne, en 1958. L'année suivante, Richard Dogbeh perdit également son père à qui il était très attaché. Jean Pliya se rappelle que ces malheurs affectèrent beaucoup son compagnon au point qu'il en vint à questionner sa foi chrétienne⁵. Toujours est-il que Dogbeh ne se posa jamais de questions quand il s'est agi d'assumer des responsabilités. Son retour au Bénin, à l'époque encore Dahomey, serait le début d'une nouvelle étape dans son parcours intellectuel et professionnel.

Avec l'accès du Dahomey à l'indépendance en août 1960, Dogbeh devint le directeur de l'Institut National Pédagogique à Porto-Novo. Là, il fut notamment chargé des programmes d'études, des manuels scolaires, ainsi que des questions psychopédagogiques pour l'enseignement primaire. Le premier fruit de son travail fut une anthologie des auteurs africains complétée par des textes d'auteurs français parue en 1962 et destinée aux élèves des écoles primaires⁶. Si l'africanisation du contenu de l'enseignement constituait un objectif de cette anthologie, Dogbeh mettait toujours en avant la valeur pédagogique des textes sélectionnés et insistait sur l'ouverture des élèves au monde. En 1963, après avoir effectué deux stages à Nairobi (Kenya) et à Kampala (Ouganda), il fut nommé Directeur de Cabinet au Ministère de l'Éducation Nationale, poste qu'il conserva jusqu'en 1966. En même temps, il collaborait à des revues littéraires et des journaux, tels *Le Dahomey*, *La Vie Africaine*, *Bingo*, *Wologuèdè* et *l'Aube Nouvelle*, publiant des articles, des recensions de livres, ainsi que ses propres contes et poèmes⁷.

Mais son engagement intellectuel dépassait largement les frontières de son pays, tandis que son travail commençait à être reconnu à l'étranger. En décembre 1962, Dogbeh participa au Premier Congrès International des Africanistes qui se tint à Accra. Ce congrès avait été organisé par l'Institut d'Études Africaines (*Institute of African Studies*, IAS) de l'Université du Ghana et par l'équipe internationale des africanistes basée aussi à Accra et rassemblée autour du grand sociologue africain-américain,

⁵ AFD, « Oraison », Jean Pliya.

⁶ Richard Dogbeh en collaboration avec Max Diboti Ekoka (dir.), *Voix d'Afrique, échos du monde*, Paris, Éditions Istra, 1962.

⁷ Pour une liste de ces publications, voir Adrien Huannou, *Trois poètes béninois*, Yaoundé, Éditions Clé, 1980, 12-13.

William Edward Du Bois, et de l'historien nigérian, Kenneth Onwuka Dike⁸. Comme le directeur de l'IAS, Melville Jean Herskovits, ainsi que le fondateur de la revue et de la maison d'édition *Présence Africaine*, Alioune Diop, le déclarèrent dans leurs discours d'ouverture, l'objectif du congrès était de mobiliser les chercheurs africains pour produire un savoir qui serait utile à l'Afrique et débarrassé des préjugés et de l'épistémologie de l'Occident et de l'Est. Avec le soutien moral et économique du Président Kwame Nkrumah, Accra entendait servir de base pour reconfigurer les études africaines et promouvoir la coopération scientifique entre les pays du continent⁹. Ravi de participer à ce projet panafricain ambitieux, Dogbeh salua l'initiative venue du Ghana avec un poème sans titre, daté du 17 décembre 1962, et paru deux ans plus tard¹⁰ :

*Où sont-elles ce soir les étoiles
les étoiles notre égalité avec le pauvre et le riche
Nous sommes tous remplis des étoiles
Nous sommes tous riches des étoiles
Où sont-elles ce soir les étoiles
les étoiles noires du Ghana sur la route de l'espoir*

Accra, 17-XII-62

Les étoiles noires étaient une référence explicite au drapeau ghanéen et à l'unité africaine. Adopté à l'indépendance du pays en 1957, le drapeau ghanéen combinait les couleurs panafricaines, vert, jaune et rouge, avec l'étoile noire qui constituait un hommage au militant panafricaniste Marcus Garvey¹¹. À l'époque du congrès, le drapeau portait trois étoiles noires qui symbolisaient le Ghana, la Guinée et le Mali, à savoir les trois pays qui, sous l'impulsion du Ghana, avaient formé l'éphémère Union

⁸ Voir Lalage Bown et Michael Crowder (dir.), *The Proceedings of the First International Congress of Africanists, Accra, 11-19 December 1962*, Accra, 1964.

⁹ Jean Allman, « Kwame Nkrumah, African Studies and the Politics of Knowledge Production in the Black Star of Africa », *International Journal of African Historical Studies*, 46, 2, 2013, pp. 181-203.

¹⁰ Gbèmagnon Richard Dogbeh-David, *Rives Mortelles*, Porto-Novo, Éditions Silva, 1964, p. 18.

¹¹ Né en Jamaïque en 1887 et mort à Londres en 1940, Marcus Garvey était un précurseur de l'unité des Noirs à travers le monde. Il était également le fondateur de la compagnie maritime *Black Star Line* dont l'objectif jamais réalisé était de relier les Amériques à l'Afrique.

des États Africains (1961-1964). Ce poème capte donc sur le vif l'enthousiasme de Dogbeh pour les résolutions du congrès et le leadership ghanéen. Son enthousiasme était également dû à sa participation à l'*Encyclopedia Africana*, ce projet majeur qui était censé réécrire l'histoire de l'Afrique en mettant en lumière les arts et les civilisations du continent.

L'*Encyclopédie africaine* était un projet que Du Bois avait déjà conçu alors qu'il enseignait à l'Université d'Atlanta aux États-Unis sans pour autant trouver le financement pour le réaliser. Ce financement fut finalement assuré par le Ghana, où Du Bois s'installa en 1961 sur invitation de Nkrumah. L'Académie des Sciences du Ghana et l'IAS servirent de bases institutionnelles pour le projet. Un groupe de travail sur les pays de l'Afrique francophone fut mis en place avec la participation de Ki-Zerbo et de Dogbeh, tous les deux chercheurs invités à l'IAS. La mort de Du Bois en août 1963 constitua un coup pour l'*Encyclopédie*, mais le travail fut poursuivi par les membres du Secrétariat et du Comité éditorial. Dogbeh joua un rôle crucial en tant que membre du Comité éditorial (*deputy editor*) et éditeur-en-chef responsable pour la partie sur l'Afrique francophone¹². En janvier 1965, le projet fut présenté en détail devant la Commission de la Culture et de l'Éducation de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA). La Commission apporta son soutien recommandant à tous les États membres de l'OUA « d'assister le Comité éditorial avec tous les moyens possibles pour assurer que le projet sera mené à bien dans les meilleurs délais ». ¹³ L'*Encyclopédie* était désormais officiellement reconnue en tant que projet culturel panafricain et entrée dans l'agenda des États membres de l'OUA. Une grande victoire était remportée et Richard Dogbeh était présent pour apporter sa contribution. Son poème « Salut Lagos » en témoigne :

Afrique de ténacité arachnéenne
Afrique des abîmes
malgré le déracinement de tes fils
malgré les collisions la dérive des siècles
Afrique de tous les dieux gorgés d'huile
et de miel aux jours de liesse

¹² Samuel Decalo, *Historical Dictionary of Benin*, Lanham et Londres, The Scarecrow Press, 1995, p. 152.

¹³ Allman, « Kwame Nkrumah, African Studies and the Politics of Knowledge Production », p. 200.

*Aujourd'hui sous ton ciel se crée
 la plus grande œuvre des temps modernes
 la naissance d'un nouveau monde nouveau
 sous les flancs de l'Ancien
 l'éruption soudaine d'un volcan éteint
 dans l'angoisse quotidienne de l'Orient et de l'Occident
 un nouvel empire surgit de l'étreinte de deux cents
 millions d'hommes aux prises avec le destin*

*Nous sommes le peuple de l'unité
 le phare de l'avenir
 Extravagance ne nous agrée
 La vérité est notre loi
 La confiance notre force
 Et nous avançons sans fracas
 dans la voie qui est la nôtre
 pour le bonheur de nos fils
 et le renouveau du monde.*

Lagos, janvier 1965

Commission de la Culture et de l'Éducation, O.U.A.¹⁴

L'euphorie pourtant ne dura pas longtemps. Sous le poids de la faillite de sa politique socialiste, Nkrumah perdit sa légitimité et fut renversé par le général Joseph Ankrah en février 1966. Le nouveau régime ghanéen démantela l'IAS et abandonna le projet de l'*Encyclopédie africaine*. Celui-ci n'allait être repris et mené à bien que quatre décennies plus tard cette fois-ci aux États-Unis¹⁵. Le Bénin aussi connaissait une vie sociale et politique extrêmement tourmentée, les coups d'États et les gouvernements militaires se succédant l'un l'autre¹⁶. Dans ce contexte Dogbeh démissionna du Ministère de l'Éducation Nationale pour se consacrer à la direction de l'Institut National Pédagogique.

Entre temps ses recueils de poésie étaient publiés. Dedicacé à « sa double patrie le Dahomey et le Togo que rien ne sépare », *Les Eaux du Mono* fut le premier recueil qui parut en 1963 rassemblant des poèmes que Dogbeh avait écrits depuis l'époque où il étudiait à l'Institut des

¹⁴ Dogbeh-David, *Cap Liberté*, p. 21.

¹⁵ Herny Louis Gates et Anthony Appiah (dir.), *Africana: The Encyclopedia of the African and African-American Experience*, New York, Basic Books, 1999.

¹⁶ Richard Banégas, *La démocratie à pas de caméléon*, Paris, Karthala, 2003, pp. 29-63.

Hautes Études de Dakar¹⁷. Comme le philologue Adrien Huannou l'a remarqué, l'amour, la nature et la nostalgie de son pays sont les sources d'inspiration principales pour le jeune étudiant¹⁸. Anassi la belle, Amélé et Ablawa qui se reposent assoiffées d'ombre et de forteresse sur les bords du lac Togo sont les fées du poète qui compose sa « Berceuse pour une Fiancée » pour accompagner son Éluë à son sommeil. Aziza, le dieu des champs, et Mamiwata, la nymphe des eaux, assistent le poète qui chante la beauté de son pays, « la poésie des plages pures » et « le soleil de l'Afrique ». « Sur les Routes de la France », comme il intitula un des poèmes, Dogbeh fustige les stéréotypes racistes contre les Noirs, exprime sa profonde aliénation et sa nostalgie pour le Mono. À la course des Blancs pour conquérir le monde avec leur science et leur Atome, il oppose la sagesse, la pureté et la tendresse des gens de son pays. Et il supplie Dieu de l'épargner des œuvres des Blancs et de le ramener au temple de ses parents¹⁹.

Deux autres recueils, *Rives Mortelles* et *Cap Liberté*, furent publiés en 1964 et 1969 rassemblant des poèmes que Dogbeh avait écrits depuis son retour au Bénin. Si le lyrisme et l'attachement au pays natal rappellent les *Eaux du Mono*, ces deux recueils se distinguent nettement par leur thématique sociale et politique. Ils reflètent à cet égard l'engagement du poète dans les affaires politiques et culturelles dahoméennes et panafricaines. Si la plus grande partie de l'Afrique de l'Ouest avait accédé à l'indépendance et si le continent entier aspirait à l'unité, le chemin était semé de difficultés et de crises. D'un côté, « Pour Addis-Abeba... » célèbre la création de l'OUA en mai 1963, de même que « Salut Lagos » qui se félicite qu'un « nouveau monde nouveau » ait vu le jour en Afrique. De l'autre côté, Dogbeh fustige la corruption, l'incapacité des élites politiques dahoméennes, ainsi que leur recours au populisme et à la violence. L'assassinat du citoyen Daniel Dossou par le député à l'Assemblée nationale Christophe Bohiki est dénoncé dans le « Cycle de Porto-Novo » et la « Ballade macabre pour Daniel ». La libération scandaleuse du député et la construction du palais du Président Hubert Maga, alors que le pays sombre dans une crise économique, furent à l'origine du soulèvement

¹⁷ Richard Dogbeh, *Les Eaux du Mono*, Calvados, Éditions Lec-Vire, 1963.

¹⁸ Huannou, *Trois poètes béninois*, p. 14.

¹⁹ Voir notamment le poème, « Toi, mon Dieu », écrit à Toulouse en juin 1955 et publié dans *Les Eaux du Mono*, pp. 55-56.

populaire d'octobre 1963 que le poète célèbre dans son « Cycle du Caporal Anani. Martyr de la Révolution d'Octobre²⁰ ». Combattre la pauvreté, l'injustice sociale et la crise morale, insuffler aux citoyens le patriotisme, construire la Nation et un meilleur pays « pour nos fils » et « les fils de nos fils », telles sont les préoccupations majeures de Dogbeh dans ses poèmes des années soixante.

La poésie de Dogbeh, ses autres écrits et son rôle dans la vie culturelle et politique du Bénin furent remarqués par Aleksandr Nikitich Abramov (1905-1973), le premier ambassadeur de l'Union soviétique, qui s'installa à Cotonou au printemps 1966. Diplomate expérimenté à propos des affaires des pays postcoloniaux, Abramov avait également été le premier ambassadeur de l'URSS en Algérie entre 1962 et 1964. Très vite, il établit des contacts amicaux avec Dogbeh et lui offrit des livres de littérature russe que Dogbeh appréciait beaucoup. Sur recommandation d'Abramov, l'Union des Écrivains de l'URSS (*Soiuz Pisatelei SSSR*) décida d'inviter Dogbeh pour visiter l'Union soviétique. Dogbeh accepta cette invitation très volontiers. Il quitta le Bénin en août 1966 et resta en URSS pour quatre semaines. « Une chance ou un rêve », mais sans doute « une aventure inoubliable, du début jusqu'à la fin », comme il l'attesta. Dans son récit intitulé, *Voyage au pays de Lénine. Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS*, qui est reproduit dans la présente édition, Dogbeh relate ses impressions de cet immense pays qui s'était donné la tâche de créer « une nouvelle humanité ».

Paru à Yaoundé en 1967, le *Voyage au pays de Lénine* constitue le premier et à la fois un des rares témoignages en forme de livre d'un intellectuel africain francophone sur l'Union soviétique. Sept ans plus tard, le poète sénégalais Mamadou Traoré Diop fit aussi paraître un bref récit à propos de son voyage au pays de Lénine²¹. Deux écrivains anglophones publièrent également des ouvrages relatant les impressions de leurs voyages en URSS. Le Sud-africain, Alex La Guma, fit paraître son *Soviet Journey* en 1978²². Membre historique du Parti communiste de

²⁰ Sur ces événements et le rôle des enseignants, voir Azizou Chabi Imorou, « L'action politico-syndicale des enseignants au Bénin (1945-2000). Approche socio-historique », *Arbeitspapiere/Working Papers*, Institut für Ethnologie und Afrikastudien, Johannes Gutenberg-Universität, numéro 111, 2010, p. 11.

²¹ Mamadou Traoré Diop, *Au pays de Lénine : Carnet de voyage*, Dakar, Sapress, 1974.

²² Alex La Guma, *A Soviet Journey: A Critical Annotated Edition*, réédité et introduit par Christopher J. Lee, préface de Ngugi Wa Thiong'o, Lanham, Lexington Books, 2017.

l'Afrique du Sud, La Guma visita l'Union soviétique plusieurs fois pour assister aux événements organisés par l'Union des Écrivains et participer au comité éditorial de la revue littéraire *Lotus: Afro-Asian Writings* qui était financée par l'URSS²³. Dans la plus grande partie de son *Soviet Journey*, La Guma parle de républiques soviétiques d'Asie centrale. Il célèbre l'épanouissement et l'égalité de groupes nationaux au sein de la fédération soviétique et fait état des réalisations du gouvernement en termes de développement économique et de modernisation tout en évitant les questions épineuses comme le caractère oppressif du régime communiste et les crimes du stalinisme²⁴. Le second récit de voyage est celui du grand écrivain nigérian, Kole Omotoso, intitulé *All This Must Be Seen*. Paru à Moscou en 1986, ce livre dresse également un portrait particulièrement positif et très peu critique de l'Union soviétique²⁵. À part les écrivains-voyageurs, un petit nombre d'étudiants africains, souvent expulsés d'URSS, publièrent des témoignages en général très critiques sur les conditions de vie et l'attitude des citoyens soviétiques envers les étudiants noirs²⁶.

Le récit de Dogbeh se distingue très nettement de ces publications. L'auteur n'avait ni comptes à régler avec l'URSS, ni n'était partisan d'un parti marxiste. Il n'avait pas non plus d'intérêts personnels envers l'URSS dans le sens où il n'était pas un écrivain régulièrement invité et traduit dans les langues soviétiques qui recevait des droits d'auteur. Contrairement à d'autres invités étrangers de l'Union des Écrivains, il n'y a aucune trace de rémunération soit en roubles soit en devises dans les archives. D'ailleurs, Dogbeh n'écrivit pas son journal de voyage pour faire plaisir à ses hôtes ou à ses compatriotes de gauche. Son souci était de rester objectif en transmettant aux lecteurs tout ce qu'il avait vu au pays de Lénine.

²³ À propos de la revue *Lotus*, voir Hala Halim, « The Afro-Asian Nexus », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 32, 3, 2012, pp. 563-583 ; Rossen Djagalov, *From Internationalism to Cosmopolitanism: Literature and Cinema Between the Second and the Third Worlds*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020.

²⁴ Voir l'introduction « Anti-imperial Eyes » de Christopher Lee dans La Guma, *A Soviet Journey*, pp. 1-60.

²⁵ Kole Omotoso, *All This Must Be Seen*, Moscou, Progress Publishers, 1986.

²⁶ Voir Maxim Matusевич, « Journeys of Hope: African Diaspora and the Soviet Society », *African Diaspora*, 1, 1-2, 2008, pp. 53-85 et Constantin Katsakioris, « The Lumumba University in Moscow: Higher Education for a Soviet-Third World Alliance, 1945-1991 », *Journal of Global History*, 14, 2, 2019, pp. 281-300.

Sa préoccupation la plus grande était pourtant de repérer et d'examiner tout ce qui pouvait être utile au Bénin et de comprendre comment l'Afrique pourrait bénéficier de l'expérience de l'URSS dans la construction d'un État moderne et d'une société juste et dynamique. Qu'est-ce qu'il fallait importer pour changer l'Afrique et qu'est-ce qu'il fallait rejeter pour rester soi-même ? Quelles étaient les transformations sociales, économiques et culturelles que le communisme avait provoquées dans cet immense pays multinational ? Quelles étaient ses réalisations en matière d'éducation et de formation des nouvelles générations ? Telles sont les questions les plus importantes que Dogbeh se pose dans ses notes du début jusqu'à la fin de son voyage.

Sa trajectoire commença par Moscou et se poursuivit à Leningrad pour finir à Bakou et en Azerbaïdjan soviétique, où se tint une conférence des écrivains contre la guerre du Vietnam. Comme elle le faisait pour tous ses invités étrangers, l'Union des Écrivains établit un programme de visites adapté au profil de Dogbeh mettant à sa disposition des guides francophones²⁷. Étant donné que Dogbeh était à la fois poète et pédagogue, le programme prévoyait la visite de l'Union des Écrivains, des instituts d'enseignement et de recherche, comme l'Académie des Sciences Pédagogiques, ainsi que des institutions culturelles pour les enfants, y compris la Bibliothèque et le Grand Théâtre pour enfants à Moscou. En Azerbaïdjan, tous les participants à la conférence visitèrent les installations de l'industrie du pétrole et une usine. Le programme de Dogbeh prévoyait également la visite des musées, des sites touristiques, du Mausolée de Lénine et des lieux de mémoire de la Seconde Guerre Mondiale à Leningrad qui suscitèrent en lui une énorme émotion.

En tant que poète lui-même, Dogbeh fut ravi de faire la connaissance de grandes figures des lettres et des arts de l'URSS. À Moscou, il discuta à propos de la négritude et de la mission de l'écrivain avec Evguéni Evtouchenko, le jeune poète charismatique, célèbre dans le monde entier, qui venait de rentrer du Festival mondial des arts nègres à Dakar. Evtouchenko lui récita son poème et Dogbeh lui dédicaça le sien qui est reproduit dans ce livre. À Leningrad, il fit la connaissance du poète Victor Sosnora, qui avait survécu au blocus de l'Allemagne nazie (1941-1944), et du peintre Mikhaïl (Michel) Koulakov, qui à l'époque faisait des illustrations pour les livres de Sosnora. Dogbeh apprécia beaucoup

²⁷ Dogbeh dédicaça son livre à ses guides, Vlad, Anvar et Blatkine, et se référa à l'aide de sa traductrice, Tatiana Boutkovskaja.

leur compagnie, de même que l'art abstrait de Koulakov. Ce dernier, qui refusait de s'exprimer dans les cadres esthétiques du réalisme socialiste, émigra quelques années plus tard en Italie. À Bakou, Dogbeh rencontra Constantin Simonov, correspondant de guerre et chantre de la résistance et de la victoire de l'URSS, qui depuis 1945 était un des écrivains soviétiques les plus influents. Dogbeh prend note que Simonov avait été un ouvrier promu en écrivain par son usine et salue les efforts des institutions soviétiques pour promouvoir des écrivains et des artistes issus des milieux défavorisés. Il critique pourtant la politique culturelle de l'URSS, qui obligeait les écrivains et les artistes à s'exprimer uniquement dans le style du réalisme socialiste. « Au nom de quoi », se demande-t-il, « le marxisme et ses théories politiques imposeraient-ils leurs canons au monde entier, à l'art, à la littérature ? »

Si Dogbeh met en relief le manque de liberté d'expression dans le domaine de la littérature et des arts, il soutient pourtant avec enthousiasme la politique de l'État soviétique en matière de formation des enfants. « Ici l'enfant est véritablement roi », écrit-il ajoutant que « c'est l'État qui assure les frais de l'éducation, de la formation et des loisirs à donner à cet immense peuple qui sera demain responsable du pays ». Le pédagogue Dogbeh fut émerveillé par le Grand Théâtre pour enfants où « L'État met l'art à la portée des enfants ! » et par le train éducatif qui était entièrement commandé par des adolescents. La radiotélévision scolaire qu'il visita proposait un grand éventail d'émissions pour tous les âges, initiait les élèves aux sciences et leur donnait la parole pour exprimer leurs idées. « À Bakou », nota-t-il, « tous les écrivains étrangers ont été impressionnés par la marche militaire des jeunes pionniers dans la salle même de la conférence et les brefs discours humanitaires qu'ils ont prononcés. C'était merveilleux. »

À Bakou pourtant, Dogbeh découvrit également un autre visage du régime soviétique qu'il n'apprécia pas autant. Du 30 août au 2 septembre eut lieu une conférence internationale de solidarité avec le peuple vietnamien organisée par l'Union des Écrivains. Rappelons que c'était l'époque où les États-Unis intervenaient massivement contre le Vietnam du Nord et le Front National de Libération du Sud Vietnam (*Viet Cong*), qui étaient soutenus par les pays socialistes. La conférence, qui était officiellement présentée comme « une réunion élargie du Comité soviétique pour les relations avec les écrivains d'Asie et d'Afrique », était en réalité conçue pour dénoncer la politique américaine devant la communauté internationale. Convenue sur décision du Comité Central du Parti Com-

muniste de l'URSS, elle rassembla 111 écrivains, dont 58 soviétiques et 53 étrangers. De grands noms de la littérature soviétique, comme Èvtouchenko, Simonov, Berdy Kerbabaev et Boris Polevoï, assistèrent à cet événement²⁸. Parmi les étrangers, la majorité venaient des pays du bloc de l'Est. En dehors du bloc, il y avait de grands écrivains communistes, tel le japonais Kōbō. Les délégués de l'Algérie étaient Jean Sénac et Mouloud Mammeri, mais l'Afrique subsaharienne était à peine représentée²⁹. Pour cette raison, Dogbeh fut sollicité, voire harcelé comme il écrit, d'y assister et de prononcer un discours. Comme il le note lui-même et comme il apparaît clairement dans les sources d'archives à Moscou, cette invitation lui fut adressée après son arrivée en URSS.

Ce fut dans ce contexte que Dogbeh se sentit instrumentalisé par l'Union des Écrivains, voire gêné de ne pas avoir préparé une intervention appropriée. Toutefois, il accepta de participer pour faire plaisir à ses hôtes et prononça un discours intitulé « Le rôle de la poésie d'Afrique noire dans la libération nationale ». Si malheureusement les notes de l'interprète soviétique conservées dans les archives de l'Union des Écrivains ne permettent pas d'examiner les arguments, il apparaît clairement que Dogbeh se référa à Léopold Senghor, Aimé Césaire, Léon Damas et au mouvement de la négritude. « Je voudrais remarquer la place de la littérature dans la libération nationale », affirma-t-il pour conclure : « Nous, les poètes et écrivains, le savons. Personne dans le monde n'a le droit de tenir sous son joug cette partie de l'humanité qui se bat pour sa liberté ». Il récita ensuite son poème « Anathème » et le dédicença à tous ceux qui combattaient pour la liberté dans les colonies portugaises³⁰.

D'autres aspects de la conférence suscitérent le désenchantement, voire l'ironie subtile de Dogbeh. La mise en scène des Soviétiques pour servir leur « habile propagande », ainsi que leur insistance sur une seule ligne politique et idéologique portèrent préjudice à cet événement. L'instrumentalisation des gens de couleur ne pouvait pas non plus lui échapper.

²⁸ Berdy Kerbabaev (1894-1974), poète turkmène, et Boris Polevoï (1908-1981), romancier et journaliste russe.

²⁹ Voir le rapport de l'Union des Écrivains et la liste des participants dans les Archives de l'État russe pour la littérature et les arts (*Rossijskij Gosudarstvenij Arhiv Literatury i Iskusstva* - RGALI), fonds (*fond*) 631, inventaire (*opis'*) 27, dossier (*delo*) 17, feuilles (*listi*) 1-20.

³⁰ La traductrice nota la Guinée portugaise et le Mozambique, mais probablement Dogbeh parla également d'autres pays. Voir RGALI, f. 631, op. 27, d. 15, ll. 5-6.

per. « Les gens de couleur, promus vedettes, étaient souvent priés de poser avec des camarades soviétiques, en admiration devant des expositions de livres ou des échantillons de l'artisanat local », nota-t-il avec regret. La prise de position en faveur de l'URSS dans son conflit avec la Chine par un délégué guinéen, qui entendait plaire à ses hôtes, l'embarrassa. Dogbeh dressa également un tableau peu flatteur du délégué sud-africain, Mazisi Raymond Kunene, poète et représentant du mouvement contre l'apartheid, qui fit la cour de manière abjecte à sa traductrice. Tant d'événements et d'attitudes qui n'avaient aucune place dans une conférence d'intellectuels. En même temps, Dogbeh ajouta sa voix à celles des autres écrivains pour exprimer sa solidarité avec les peuples qui se battaient contre l'impérialisme et les interventions étrangères et sa compassion pour le peuple vietnamien. Il fut profondément bouleversé par le témoignage d'Ilya Foniakov, jeune écrivain soviétique qui venait



Richard Dogbeh et Ilya Foniakov à Bakou

de séjourner au Vietnam, sur les atrocités commises par les États-Unis. Le séjour en Azerbaïdjan continua avec la visite de sites industriels et touristiques pour finir avec une fête. Dogbeh rentra à Moscou et quitta l'Union soviétique avec les meilleurs souvenirs et « la tête pleine de mille projets à réaliser ». Son carnet de voyage fut publié l'année suivante à

Yaoundé. Les pages sur Leningrad, ainsi que ses poèmes, furent traduits en russe et publiés dans deux volumes collectifs en 1973³¹. Entre temps, Dogbeh avait rejoint l'UNESCO en tant qu'expert en enseignement pour l'Afrique. Après avoir servi et enseigné au Togo, au Sénégal, au Ghana, au Rwanda et au Kenya, il rentra au Bénin en 1979. Il rejoignit le Collège Polytechnique Universitaire pour enseigner la psychologie et servit dans la Direction de la Recherche Scientifique et Technique de l'Université Nationale du Bénin. Fidèle à ses idéaux de justice sociale et de progrès, il vécut avec sa famille dans un quartier populaire de Cotonou pour être à côté des travailleurs et s'engager dans les affaires sociales. Passionné de photographie et de cinéma, de littérature et de musique, joueur de guitare lui-même, il méprisa les hiérarchies traditionnelles et resta un véritable ami des jeunes jusqu'à sa mort en novembre 2003.

Le *Voyage au pays de Lénine* constitue une source historique exceptionnelle pour comprendre à la fois les angoisses des intellectuels africains au lendemain des indépendances et la politique culturelle internationale de la superpuissance soviétique. Au croisement entre décolonisation et guerre froide, les pays de l'Est se posèrent en alliés du tiers monde et présentèrent leur socialisme « scientifique » comme la seule réponse aux problèmes de pays postcoloniaux et aux défis de l'impérialisme. Ayant transformé l'empire colonial du tsar en une superpuissance qui était en train de conquérir l'espace et d'établir un nouvel empire, l'Union soviétique constituait le modèle incontournable, dont l'expérience en matière de développement économique, social et culturel devait servir d'exemple aux pays africains, asiatiques et latino-américains. Qui plus est, le socialisme était censé rapprocher l'Est et le Sud, donnant naissance à une alliance internationale. Moscou entendait alors que les pays du Sud s'alignent sur son bloc et s'opposent non seulement à l'Occident capitaliste mais aussi à la Chine communiste, alors en plein conflit avec l'URSS. Pour atteindre ces objectifs, l'Union soviétique mena une campagne de « conquête des cœurs et des esprits », à savoir une politique culturelle dont les cibles prioritaires étaient les élites des pays du Sud. La formation des étudiants africains, asiatiques et latino-américains, la réception des

³¹ Mikhaïl Wachsmayer et al. (dir.), *Poezija Afriki (Poésie de l'Afrique)*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, 1973. Alexandr Klyško (dir.), *Pisatel' i sovremennost'. Hudožestvennaja publicistika i dokumental'naja proza pisatelej stran Azii, Afriki i Latinskoj Ameriki (L'écrivain et notre époque. Écrits journalistiques et témoignages des écrivains des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine)*, Moscou, Progress, 1973.

artistes et intellectuels et l'organisation des conférences afro-asiatiques par l'Union des Écrivains constituaient des instruments privilégiés de cette politique. Au milieu des années soixante, plus de huit mille étudiants africains étudiaient déjà dans les pays de l'Est dont quatre mille en URSS³².

Telles étaient les visées et la politique du bloc soviétique quand Dogbeh visita l'URSS, alors qu'en Afrique même la lutte entre régimes ou mouvements marxistes et leurs adversaires battait son plein³³. Dogbeh connaissait parfaitement ces réalités et les enjeux politiques. Et c'est le grand mérite de son ouvrage de ne pas s'être laissé entraîner par le conflit entre communistes et anticommunistes, Est et Ouest, prosoviétiques ou pro-chinois, et d'avoir mis résolument en avant les besoins et les intérêts de l'Afrique. Patriote africain, soucieux de trouver des solutions aux problèmes de son pays, il saisit la chance de son voyage pour étudier l'URSS et apprendre de son expérience tout en demeurant un observateur critique. Sa préoccupation était d'identifier tout ce que le pays de Lénine avait à offrir en termes d'idées, d'institutions ou de politiques et tout ce qui pourrait servir au développement de l'Afrique.

Responsable pour la formation de la nouvelle génération, il examina en premier lieu les institutions pédagogiques et culturelles, les rapports entre enfants, écrivains et pédagogues, ainsi que les moyens que l'État soviétique mettait en œuvre pour former sa jeunesse. Derrière ses observations, on retrouve les angoisses d'un intellectuel africain concernant le système d'enseignement dans les pays qui manquaient de moyens et d'élites politiques et intellectuelles à la hauteur de leur mission. On retrouve les soucis d'un pédagogue pour la formation de citoyens épanouis et à la fois disciplinés, fiers de leur passé mais aussi ouverts au monde moderne et, avant tout, conscients de leurs responsabilités civiques. Les notes de voyage de Richard Dogbeh nous permettent de revisiter ces questions, comprendre les rapports entre l'Afrique et l'Union soviétique et redécouvrir un important penseur et écrivain dahoméen.

³² Voir Constantin Katsakioris, « Creating a Socialist Intelligentsia: Soviet Educational Aid and Its Impact on Africa, 1960-1991 », *Cahiers d'Études africaines*, 226, 2, 2017, pp. 259-286.

³³ Klaas van Walraven, *The Yearning for Relief: A History of the Sawaba Movement in Niger*, Leiden, Brill, 2013. Françoise Blum, *Révolutions africaines. Congo, Sénégal, Madagascar, années 1960-1970*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

Voyage au pays de Lénine

**Notes de voyage
d'un écrivain africain en URSS**

Avertissement

Cette relation de voyage n'est pas un reportage mais des impressions, des réflexions rapides sur notre séjour en Union soviétique.

Elles sont notées librement sans souci de plaire à qui que ce soit. Loin de moi l'idée d'une critique anticomuniste systématique et déplacée mais aussi d'une certaine admiration naïve et sans mesure.

Je parle librement ; ni mes amis de l'*Union des Écrivains* ne s'en ofusqueront, ni mes compatriotes prompts à dénoncer toutes formes d'aliénation.

R. Dogbeh-David

DÉPART

La publication de quelques poésies inspirées par mon pays, de plusieurs articles sur la culture et la littérature au Dahomey, m'a valu une invitation de l'Union des Écrivains de l'U.R.S.S. J'ai visité quelques villes et j'ai participé à la séance plénière du Comité Soviétique de relation avec les écrivains d'Asie et d'Afrique.

Aventure inoubliable, du début jusqu'à la fin.

Une chance ou un rêve !

Ou encore une combine comme il s'en trouve dans notre pays ! Certains le penseront ; ils l'avaient pensé voici quelques années alors que j'avais été personnellement invité à participer à une conférence à l'Université d'Accra ...

* * *

J'étais dans mon village loin des coups de téléphone et des tracasseries inutiles. Je voulais réellement me reposer. On s'use trop dans notre pays. Dans des activités disparates et des conflits odieux.

Le Mono est un refuge, fleuve nourricier. Vallée verdoyante travaillée par des mains expertes, calleuses, pourtant mal nourries.

Je visitais les petits villages, les marchés aimés de mon enfance.

Me voici à Hahotoe, le village-miracle, devenant sous les yeux hébétés de ses habitants une ville électrifiée. Maisons en briques et toitures de tôle. Rues bien tracées, fontaine publique et eau courante qu'envieraient beaucoup de villes. Les phosphates inépuisables du Togo permettent cette mutation.

Prélude insoupçonné des plus grands miracles que je verrai en U.R.S.S. et qui se réalisent par la volonté des hommes, anciens parias devenus maîtres de l'histoire par la plus grande révolution jamais élaborée, mûrie, organisée. L'U.R.S.S. a fait en 50 ans plus de progrès que certains pays d'Europe en 200. L'Afrique s'essouffle devant l'exemple. L'Europe satisfaite de ses patientes conquêtes exige du Tiers-Monde le même record ...

* * *

La radio lança des convocations imprécises. Mon nom avait été entendu.

Les miens s'agitaient. Où me trouver rapidement si d'aventure je n'avais pas écouté le communiqué. Effectivement j'avais abandonné cet

appareil diabolique encore mal utilisé en Afrique. Je voulais être libre. Je voulais me reposer. *Vlan* ! Un message téléphoné dans un village voisin m'invitait à rejoindre d'urgence Porto-Novo.

Désarroi de ma mère !

— Quel que soit le devoir pour lequel on t'appelle, tu ne bougeras pas cette nuit. Je refuse. Ne méprise pas ma voix ...

Porto-Novo : j'étais tout simplement invité à visiter l'U.R.S.S.

Quel rêve ! Je n'en serai sûr que le jour où je serai dans l'avion pour Moscou. On a vu des gens refoulés de l'aéroport. Tout peut arriver. Aller à Moscou dans l'esprit de beaucoup d'honnêtes gens et des administrateurs bien pensants, c'est aller à des nouveaux fonds baptismaux ou recevoir la confirmation de communiste. Qu'on ne sourie pas ! Ce réflexe conditionné de l'esprit n'a pas entièrement disparu. Il est soigneusement entretenu par une certaine presse. Dieu merci à Moscou je ne deviendrai pas rouge. Mon indépendance de pensée de même qu'une méfiance constante vis-à-vis des propagandes me sauve ... à moins qu'il ne s'agisse d'une conversion miraculeuse comme il arrive à maints poètes le soir de Noël en écoutant les grandes orgues ...

En Occident « tout le monde » se méfie de Moscou, trop friand de néophytes à convertir ou de foyers de subversion à allumer.

Tout peut arriver. L'agent de sûreté tourne et retourne les pages. Y a-t-il trop de tampons ?

— Vous allez à Moscou !

— Oui ?

Cela commençait à prendre trop de temps.

— Monsieur, j'étais tranquillement en congé dans mon village. On m'a demandé mon passeport. On me l'a remis avec un billet d'avion pour Moscou. Je pense que toutes les démarches ont été faites.

L'énervement me prenait rapidement. J'étais fatigué.

— Et mon ordre de mission, c'est un papier officiel ?

— Laissez-le partir, ordonna un autre agent à son collègue.

Le grand jet décolla rapidement. Je voyais s'éloigner notre modeste aéroport où se piétinent parents et amis agitant dans l'angoisse leurs mouchoirs mouillés. La ville de Cotonou cachée sous ses cocotiers se réveille ; les jolies maisons, les quais du nouveau port disparaissent rapidement.

Lagos : salle d'attente reconstruite mais encore insuffisante. Sur les murs, les photos lacérées de l'ancien général Président me font penser à des

écheveaux de fils dans les mains d'une sorcière, à des puzzles, des labyrinthes sous les yeux d'un enfant ou à l'insaisissable envoûtement d'un masque grimaçant³⁴. Je me détourne pour m'amuser avec des enfants trop turbulents que leur gouvernante n'arrive pas à maîtriser.

Nice : l'éternelle Côte d'Azur des capitalistes, des magnats américains, rampe de lancement de nombreux artistes, aéroport fleuri. À côté du ronronnement des machines, la douce poésie des fleurs ! Les Blancs savent flatter les sens.

Paris : 18 août

Visite amorcée du musée d'Art Moderne. Je suis harcelé par l'heure du départ. C'est fantastique ! Comment l'art nègre devenu l'art abstrait non figuratif a transformé la peinture, la sculpture. Le monde blanc saura un jour dire honnêtement ce qu'il doit au monde noir. Le monde noir apprendra un jour à être lui-même après avoir fécondé de sa sueur d'immenses terres et revigoré le domaine artistique de son apport étrange dans le monde des sons, des couleurs et des formes.

Quel besoin nous presse aujourd'hui d'imiter le Blanc. « Être soi, c'est la seule chose nécessaire » répétait Jean Guéhenno à la suite de Michelet³⁵. Tous les États africains devraient graver ces deux mots au fronton des palais et des écoles. Nous sommes trop devenus des singes apprenant des mots insolites d'un maître qui s'en réjouit. Ou des caméléons changeant de couleurs au gré des variations du milieu.

Obligé d'abandonner le Musée d'Art Moderne.

Aéroport d'Orly. Gloire de la France qui y a mit toute la finesse de sa technique et de son génie. Chaque nation a sa mission. La France brille par son goût. Je ne cesserai de le répéter à mes amis soviétiques. À l'utile il faudra joindre le délice des yeux pour le transport de « l'âme ».

Vers midi, taxi pour l'aéroport du Bourget.

À bord d'un appareil d'Aéroflot, nous survolons sans escale les pays nordiques. J'écarquille les yeux pour voir les fameuses digues des Pays-Bas, exemple de ce que peut la volonté de l'homme contre les obstacles de la nature.

³⁴ Il s'agissait de l'ancien Président Général John Aguiyi-Ironsi qui venait d'être renversé le 29 juillet 1966 par le Général Yakubu Gowon. Note de l'éditeur (N. éd.).

³⁵ Jean Guéhenno (1890-1978), écrivain français. Jules Michelet (1798-1874), historien (N. éd.).

Champs soigneusement délimités, labourés. Mille nuances de la verdure, des cultures et des arbres ; vert foncé, vert clair, jaune-vert. Que ne suis-je agronome pour deviner les planter cultivées ou peintre pour traduire l'harmonie des couleurs !

De là-haut, on voit le dessin caractéristique des villes et des villages qui fuient, s'élargissent à partir d'un centre difficilement saisissable. Certaines agglomérations s'alignent le long des rivières.

J'étais assis parmi un groupe de jeunes Chiliens turbulents parlant un espagnol trop rapide que je comprenais par bribes. C'étaient des nouvelles recrues qui allaient faire leurs études dans les nombreuses écoles que l'U.R.S.S. destine aux pays sous-développés.

— Tu pais ? (Ton pays) me demande l'un d'eux.

— Dahomey.

— Hum !

Je comprends qu'il tombe des nues. Mon petit pays n'est pas trop connu. Je leur précise grosso modo qu'il se situe entre deux grands pays : le Nigéria et le Ghana. Impérialiste que je suis, j'annexe automatiquement le Togo ! Ça nous arrange tous !

Mon jeune interlocuteur, qui ne tient pas en place, sort un tas d'objets hétéroclites, des cartes postales, des morceaux d'étoffes, puis se met à me les détailler. Voilà des objets de son pays. Il en est fier. Les cartes postales représentent des stations balnéaires, des salles de jeux, des jardins fleuris. Je remarque une idole : Manolete, le fameux matador espagnol chanté par tant de romanciers et de poètes. En habits pourpres, dressant la cape devant un taureau furieux, il se tenait debout, fixant le fauve en colère. Peut-on braver la mort aussi facilement ? Me viennent à l'esprit les vers de la célèbre *Llanto* pour Ignacio Sanchez Mejias de F. G. Lorca³⁶.

En retour, je n'avais rien à montrer au jeune Chilien sur mon pays. Je regrette soudain de n'avoir pas préparé mon voyage. J'ai toujours pensé que les services de l'Information devaient tenir prêtes des pochettes de cartes géographiques ou postales – avec légendes brèves montrant la situation de notre pays dans le monde et ses principaux visages actuels. Un document comme Terre Dahoméenne. Plus petit. Fait d'éléments permanents et non circonstanciels. Chaque voyageur emporterait de telles pochettes de propagande pour faire connaître notre pays. Pour l'heure,

³⁶ Voir Federico García Lorca, *Pleur pour Ignacio Sanchez Mejias : Llanto por Ignacio Sanchez Mejias*, traduction de Fabrice Melquiot, édition bilingue français-espagnol, Paris, L'Arche, 2006 (N. éd.).

le Dahomey n'est connu que par certains pays francophones et par les érudits allemands, américains et français qui se sont intéressés à notre culture et à notre histoire³⁷. En dehors de ceux-là, qu'est-ce le Dahomey pour les autres ? Le nom, difficile à prononcer, ne leur évoque rien du tout. On n'a jamais entendu nos exploits, nos déclarations « fracassantes » d'hommes progressistes, nos théories fussent-elles fumeuses sur l'unité ou la personnalité africaines, nos prises de position rigides – *ne varietur* – sur les grands problèmes mondiaux ... Il y a tant de moyens de se faire connaître aujourd'hui ; mon pays doit y penser.

* * *

Chaque peuple a sa mission. Mais pourquoi se laisser divertir par celle des autres ? Le Chili est donc passionné de tauromachie. Séquelle de la colonisation espagnole. Et nous ? Quelle distraction la France nous a-t-elle laissée ? Les Allemands ont laissé au Togo et au Cameroun le goût de la musique (instrumentale et vocale). Les Anglais ont laissé au Ghana la passion des affaires. Nous avons choisi, nous, la passion de la parole ... inutile. Ces questions stupides me venaient à l'esprit. Je voulais plaire à Juan. Je lui rappelai que je sais une seule chose sur son pays : le Chili a donné au monde une poétesse délicate Gabrielle Mistral qui a décrit dans ses poèmes ses terres désolées et brûlées d'amour inassouvi³⁸.

* * *

Voici quatre heures que l'appareil aérien vrombissait. Nous traversions les plaines. Nous traversions les mers. La fatigue me ferme les yeux. Je n'arrive plus à pister les paysages sur la carte trop difficile à déchiffrer. Pourquoi ne pas doubler les noms russes de traductions françaises ou anglaises ? Je harcèlerai mes amis de cette exigeante proposition. Pourquoi les Russes comme les Chinois n'adopteraient-ils pas l'alphabet latin ? Ce serait un rapprochement de plus dans la voie de la coexistence pacifique. Et nous n'aurons en apprenant le Russe que les difficultés de la grammaire et de la prononciation.

³⁷ Dogbeh pense sans doute au travail du directeur de l'IAS à Accra, Melville Herskovits, *Dahomey: An Ancient West African Kingdom*, New York, J.J. Augustin Publishers, 1938 (N. éd.).

³⁸ Gabriela Mistral (1889-1957), prix Nobel de littérature en 1945 (N. éd.).

L'hôtesse, une femme lourde et sans grâce, annonce dans un français embrouillé que nous serons à Moscou dans quelques minutes. Elle déballe les consignes habituelles : ceinture, cigarette ...

Pourquoi les Russes ne présenteraient-ils pas à leurs voyageurs les meilleurs spécimens de l'éternel féminin ? Dans les appareils français ou américains, des hôtesse sophistiquées et artificielles, tâchent de nous faire oublier les contraintes du voyage en donnant des indications banales et saugrenues sur tout ce qu'on veut ...

MOSCOU

— Monsieur Dogbeh, bonjour ! L'Union des Écrivains vous salue, me lança dans le grand hall tout vitré un jeune soviétique.

Beau gars, tenue simple, sans cravate.

— Où sont vos bagages, suivez-moi, nous irons les chercher.

Les formalités peu nombreuses pour moi se terminent vite. Je suis le groupe d'accueil.

Quel brouhaha ! Les étudiants chiliens sautaient littéralement. Des compatriotes étaient venus les accueillir ; on entendait fuser des exclamations espagnoles. Atmosphère d'alegria. Ils ne manquaient que les olé !

Nous nous engouffrons dans une voiture.

— Moi, je m'appelle Vlad, c'est plus facile pour vous ; mon camarade Anvar. Tous deux nous travaillons à l'Union des Écrivains. Tatiana, plus simplement Tania, votre interprète.

Une fille allègre et trop coquette que j'apprendrai à découvrir.

Simplicité dans les rapports humains ! Trait commun de l'U.R.S.S. et des U.S.A. où des inconnus vous appellent tout de suite par votre prénom en vous tapant sur l'épaule.

Camarade ! My friend ! On dirait que les nouvelles civilisations se dégagent du fatras des formalités et des calculs sociaux qui freinent l'expression spontanée de la fraternité. Nous avons besoin d'une révolution dans ce domaine ...

En Afrique, certains pays ont adopté et institué cette camaraderie entre les citoyens. Mais que de grains de sable empêchent la spontanéité : l'âge, le rang social et toujours la solide vanité humaine ! Il faut du temps. Au Dahomey un parti politique bien intentionné avait préconisé le tutoiement et l'appellation camarade – mais en réunion ou séance de travail seulement. Durant ces séances, beaucoup hésitaient à appeler leur ministre camarade ou à abandonner le vouvoiement. De ce fait, certains citoyens mal éduqués en profitaient pour oublier leur place sociale ... Ils se le faisaient vite rappeler. Non, il faut du temps. C'est à travers les épreuves endurées ensemble, l'enthousiasme d'une commune volonté de vaincre que se créent les camarades. On ne peut l'inventer gratuitement.

Notre taxi ne cesse de filer sur une route parfaitement bitumée. Les bouleaux accroissent mon vertige dans leur course folle.

— C'est loin, la ville ?

— Oui, près de 40 kilomètres. Nous arriverons bientôt.

Vlad qui parle un français suffisamment correct et aisé racontait de petites anecdotes pour nous faire rire. Anvar qui ne parlait pas français se tenait tranquille. Tania parlait de temps en temps.

Je fus conduit à l'hôtel Pékin, l'un des plus grands de Moscou. Mes hôtes se sont occupés des papiers à remplir et jusqu'à la fin de mon séjour ils auront ce constant souci de ne rien me donner à faire. Quelle délicatesse chez des gens réputés rudes. Je n'avais souvent que mes signatures à apposer. Farniente pour moi qui aime tant m'occuper de tout pour être sûr de le bien faire à mon gré afin de n'avoir pas à me fâcher souvent ! On n'est jamais mieux servi que par soi-même ...

L'hôtel Pékin comme la plupart des hôtels à Moscou est un vaste immeuble (14 étages environ). En bas, un grand hall pour le restaurant, la réception, les bureaux de services, la consigne et les nombreux magasins de souvenirs.

Le restaurant est de style chinois : on y mange la cuisine chinoise au son de vieilles rengaines ou d'un jazz frelaté : que de chants ressemblent aujourd'hui au jazz ! A-t-on remarqué qu'en Europe, maints chanteurs imitent les inflexions de voix, les sanglots, les cris douloureux, des negro spirituals ? Un étudiant africain inconscient qualifiait jadis le jazz de bêlements de moutons ... Comme toute saine invention, le jazz a vaincu. Et tout le monde s'en réjouit maintenant.

À chaque étage de très beaux tapis ornent les parquets. Débauche de dessins et de couleurs. On se croirait en pays arabe. De larges fauteuils rembourrés ! Aise pour les touristes bourgeois qui inondent l'U.R.S.S. en quête de ses secrets et de ses trésors fabuleux. Je n'aime pas les tableaux accrochés au mur. Ces croquis de paysages sont trop réels. À la campagne ou de ma fenêtre j'admire les jolis paysages russes, les lacs, les bouleaux et surtout ces inoubliables fleurs dont je demande en vain les graines (nous avons parcouru à Bakou les marchés et les échoppes pour en avoir ! en vain ...)

Amour des fleurs ! Partout des plantes vertes aux fenêtres, des bouquets variés !

À l'étage une femme s'occupe de vous, vous donne votre clé, vous indique votre chambre. Dans les hôtels européens c'est au hall qu'on laisse sa clé en sortant. Ici c'est à l'étage même.

Quelle drôle d'idée ont eue mes amis de l'Union des Écrivains de me réserver une chambre à deux lits, trop vaste et trop luxueuse pour moi ! Je n'étais pas un représentant officiel, ambassadeur ou autre. Je détonnais

dans ce cadre. Pourquoi ce lustre éclairant fortement, pourquoi ces tapis et ces rideaux précieux ! Mes amis ont-ils pensé me faire plaisir ? Ou bien croyaient-ils que l'écrivain est un homme choyé dans notre pays comme chez eux ? En Europe l'écrivain est animal qui cherche seul son chemin ; on ne s'intéresse à son cri qu'après sa mort. Nous autres fils d'Occident, nous emboîtons fidèlement le pas. Qu'est-ce qu'un écrivain en Afrique ?

La porte de ma chambre ferme mal. Elle fait un grand bruit. Il faut forcer la serrure. Le premier jour je pensais qu'elle était abîmée. J'appelai la femme de l'étage. Elle ferma brusquement la porte, tourna la clé d'un coup sec. Tout rentra dans l'ordre. Je pouvais à mon tour le faire et dormir la porte fermée. Mais ne dérangeais-je pas les autres ? En plus de la porte, les armoires vernies grincent sur leurs charnières trop nombreuses.

Moscou, 19 août

Rencontre avec l'Union des Écrivains, présentations diverses. Mis au point du programme de mon séjour en U.R.S.S. On me demande à choisir les villes que j'aimerais visiter. Or n'ayant pas préparé mon voyage par des lectures ou des renseignements chez ceux qui l'avaient visité, comment pouvais-je décider à brûle-pourpoint mes centres d'intérêts !

J'hésitai un moment. Ce n'est pas difficile, je suis l'hôte de l'Union des Écrivains. J'aime la littérature, je suis éducateur : je laissai donc le soin à l'Union de me faire visiter en particulier Moscou, la capitale, Leningrad, la ville artistique, berceau de la Révolution, et d'autres Centres à leur convenance. Je jetai un coup d'œil sur la carte accrochée au mur, je visai les extrémités du pays d'Est en Ouest. Je visiterai Vladivostok. Je n'osai avancer mon désir de voir les glaces de la Sibérie, région fabuleuse popularisée par le livre et le film montrant des traîneaux courant sur l'eau solidifiée, chargés d'Esquimaux grelottant de froid dans leurs accoutrements de fourrure³⁹. Visiter toute l'U.R.S.S. Impossible. Vaste continent : d'Est en Ouest, il faut neuf jours de train rapide pour le parcourir. Quelle aventure ?

Nous nous mettons d'accord. Je visiterai Moscou, Leningrad, Bakou et leurs environs.

Une idée des droits d'auteur

Sur les 30 000 premiers exemplaires de son livre, un auteur peut gagner 900 roubles soit grosso modo 225.000 francs la liste (une liste est faite de

³⁹ Dogbeh se réfère apparemment au film documentaire *Lettre de Sibérie*, réalisé par Chris Marker et sorti en 1957 (N. éd.).

40 000 signes soit près de 14-16 pages). Sur les 30 000 exemplaires suivants, il percevra 60 % ; sur la troisième tranche de 30 000, il aura 40 %. Certains romans-gazettes tirant à plus d'un million d'exemplaires rapportent suffisamment d'argent à leur auteur. Un livre du Haïtien Jacques Stephen Alexis, *le Romancero aux étoiles*, fut traduit et tiré en roman-gazette⁴⁰. Cette brève indication montre que les écrivains peuvent s'enrichir dans ce pays avide de science et de poésie.

Louvrier écrivain

N'importe qui peut devenir écrivain ou artiste. La plupart des usines, des bureaux ont leurs associations culturelles (littéraires). Si un membre se révèle avoir du talent littéraire, on l'aide à l'actualiser, à créer des œuvres : l'usine peut alors lui donner un mois de congé pour lui permettre d'écrire. L'Union des Écrivains joue un rôle dans la promotion des jeunes écrivains. Elle peut payer un autre mois de vacances au futur auteur pour qu'il termine son œuvre. Si l'œuvre a du succès, l'auteur est accepté comme membre de l'Union et il devient écrivain professionnel en abandonnant son métier. L'Union compte ainsi d'anciens maçons, des géologues, etc.

L'écrivain passe en général sa vie au milieu des gens qu'il dépeint. S'il veut compléter sa connaissance du milieu, l'Union lui donne les fonds pour les voyages, la documentation. L'écrivain doit comprendre son époque et participer à la résolution de ses problèmes.

Rencontre avec le poète Kirsanov⁴¹. Tenue simple. Visage perdu, cheveux grisonnants. Maïakovski était son ami⁴². Il paraît qu'en apprenant son suicide, le poète avait beaucoup pleuré ...

Un jeune me dit que Kirsanov était un poète formaliste sous Staline, mais un virtuose, un grand maître de la parole. Il a eu de grands succès littéraires mais n'est plus qu'un musée vivant. Malgré cela, la jeunesse l'estime : il a fait des conquêtes pour la poésie russe. Le poète est un peu bavard. Je le vois rapprocher sa chaise de table en table, malmenant sa

⁴⁰ Il s'agissait de certains contes de cet ouvrage qui furent traduits en russe et publiés en 1961 dans la *Literatournaïa gazeta*. Alexis (1922-1961) était également le fondateur du Parti d'entente populaire, parti de gauche qui s'opposait à la dictature de François Duvalier (N. éd.).

⁴¹ Semion Kirsanov (1906-1972), poète et traducteur (N. éd.).

⁴² Poète et écrivain futuriste, né en 1893, Vladimir Maïakovski se suicida en avril 1930 déçu par la politique de l'État soviétique (N. éd.).

cigarette sur les lèvres. Il avance vers Evtouchenko assis dans un coin, partageant maintes bouteilles de champagne avec d'autres écrivains (il dinait avec un poète anglais qui préparait une anthologie des poètes russes). Kirsanov s'installe, prend part à la conversation, se met à débiter par cœur de petits poèmes. Mon interprète m'en traduit quelques-uns, je n'y comprends pas grand-chose. Le poète parlait des miroirs et des secrets qu'ils savent... Je faisais attention à la musicalité de la langue. Quelle belle langue poétique que le russe avec ses sons riches et divers où vibrent les s, sk, les ch, chtch, les voyelles a, aia... « Langue de diamant » ! Kirsanov parlant français (il a traduit en russe Aragon et Éluard) fait une plaisanterie sur le fameux poème de Verlaine (Les sanglots longs) en imitant le rythme et les sons « on » dans des phrases bouffonnes et dénuées de sens⁴³. Amusement de poète et culte aujourd'hui profané de l'art pour l'art.

Un autre vieil artiste, parlant lui aussi un français impeccable, s'intéresse à moi. C'est un passionné de cinéma qui a déjà tourné plusieurs films. Il devait partir incessamment pour la Suisse pour présenter un de ses films lors d'un séminaire artistique. Je lui demande un autographe. De sa belle écriture de sexagénaire, il aligne quelques phrases amicales. Oui, cher Joseph Prout, que votre prophétie se réalise et que le soleil se lève sur notre « étonnant pays » et qu'un jour l'Afrique libérée de la tyrannie, de la faim participe pleinement à la construction d'un humanisme nouveau⁴⁴.

Les Russes adorent l'humour et les jeux de mots. M. Prout parlant de lui-même murmure : « La vieille garde se meurt mais ne se rend pas. La vieille garde se meurt mais on ne le dit pas. La vieille garde se meurt mais on ne l'édite pas. »

Dans la maison des écrivains, la boutade jaillit constamment.

20 août

Visite à l'Université Lomonossov, l'un des plus importants immeubles de Moscou (31 étages). Le plus haut peut-être, où étudient près de 30 000 étudiants. Une ville d'apprentis-sorciers. Jardins fleuris !

L'Université porte le nom d'un des plus illustres savants et encyclopédistes russes. Lomonossov Mikhaïl fut un humaniste, comme Socrate, Pythagore, Pascal et Bertrand Russel, Descartes ou J. Rostand. Ayant

⁴³ « Les sanglots longs » est le premier vers du fameux poème *Chanson d'automne* publié par Paul Verlaine en 1866 (N. éd.).

⁴⁴ Joseph Leonidovitch Prout (1900-1996), romancier et dramaturge (N. éd.).

« des clartés de tout », il pouvait porter des jugements sains et équilibrés. Fils de pêcheur, Lomonossov (1711-1765) étudia à Moscou dans son pays et en Allemagne, des sciences aussi variées que la géographie, les mathématiques, la physique, les langues anciennes et modernes, enseigna la chimie, eut le temps d'écrire des poésies pour illustrer et fixer la langue russe. Il est considéré comme le père de la littérature russe moderne.

Les Russes qui ont l'esprit d'à propos conservèrent à l'Université son nom, véritable symbole de la connaissance dont ils ont actuellement besoin. Mais pour enrichir sa signification, ils ont rebâti l'Université Lomonosov sur les monts Lénine. Imagination réaliste ? Réconciliation du passé et du présent libéré de l'esclavage et de l'exploitation. Ils ont placé leurs appétits intellectuels sous le signe de Lomonossov, savant et humaniste.

L'an dernier à la même époque, j'avais été habitué aux États-Unis à voir des bâtiments aussi gigantesques qui vous écrasent et vous donnent le vertige. Devant cet immeuble-ci je ne sens plus d'angoisse. Ma curiosité va aux pelouses de couleurs chatoyantes : une féerie pour l'esprit et une joie pour le cœur. Qu'on aimerait bien vivre ici sur ces hauteurs qui dominent Moscou, offrant une perspective grandiose : à l'avant-scène le stade Lénine au bord de la Moskova, et au loin les imposants sommets dorés du Kremlin.

Le regard est à l'aise et absorbe tout ! Quel génie a choisi cette place incomparable pour l'Université. Est-ce une tradition d'installer l'enseignement sur la montagne ? Ne rappelons pas Jésus. Rappelons le grand Abélard rompant avec les savants catholiques pour aller faire école sur la fameuse montagne Sainte Geneviève à Paris ...

Magnifique symbole : l'initiation suprême se fait sur la montagne. La science au-dessus des difficultés et des querelles. Y réfléchira-t-on assez ?

Éternelle violence !

Au seuil de l'hôtel Pékin. Une série de touristes attendait les taxis. En voilà un ! Un vieil homme l'arrêta puis s'y installa à côté du chauffeur. À peine avait-il fermé la portière qu'il se vit héler durement par un jeune homme. Échange d'insultes et de menaces de coups de poings ! Le vieux ne bougeait pas. Le jeune força la portière, l'ouvrit, puis la referma brusquement : la portière écrasa l'index du patriarche. Du sang gicla. Le vieux, furieux, sortit de la voiture, empoigna le jeune, puis le lâcha et le regarda fixement dans les yeux. Nouvel échange d'injures. Quelques

curieux les entourèrent. Le vieux se tordait de douleur mais restait digne. Un touriste tira le jeune par la main, lui offrit un autre taxi.

Pénurie de taxis ? Mais quoi, l'âge n'a-t-il aucun privilège ici ? J'étais profondément choqué. Ce jeune doit certainement constituer une exception. Citoyen mal élevé, incapable de sacrifier une minute de taxi à un vieil homme, lassé d'attendre !

L'Afrique, mon pays, a eu le culte de l'âge : on y respecte automatiquement les vieilles personnes « les papas et les mamans ».

Les Soviétiques ont-ils renié aussi cette hiérarchie non fondée sur la richesse mais sur la simple croyance commune que, pauvre ou riche, un homme d'un certain âge a plus d'expériences de la vie qu'un nouveau-né...

La croyance est discutable... mais dans une société qui accumule rapidement tant de faits et de bouleversements, les vieux constituent sans doute des témoins respectés !

Scènes de violence ! Je n'en ai pas beaucoup vu dans la rue. De même les journaux ne sont pas remplis de nouvelles à sensation et de photos de criminels, d'assassins, de pyromanes, de maris déçus qui se jettent dans le fleuve ou tuent leur famille puis se brûlent la cervelle...

Cette presse-là n'a pas droit de cité en U.R.S.S. Tous les matins, je jette un coup d'œil sur les nombreux journaux affichés pour le peuple dans des placards grillagés : on y trouve souvent des photos d'ouvriers, d'ouvrières, de mécaniciens souriants près de leurs outils.

L'optimisme est de règle, on respire la santé : l'angoisse n'est plus une caractéristique de ce peuple qui a remplacé Dieu et sa religion abstraite par une doctrine efficace et des partisans décidés à faire leur salut sur la terre.

On a remplacé un monopole par un autre monopole. La liberté de l'esprit a des avatars. Chaque vérité découverte favorise à sa manière l'épanouissement de la personnalité. L'homme socialiste se porte bien... spirituellement et physiquement si on peut parler ainsi sans soulever les rires des marxistes qui ne dichotomisent pas l'être en corps et esprit. On a tourné le dos à l'héritage thomiste et aux grands philosophes de l'antiquité.

De mon hôtel, je descends plusieurs fois fureter dans les kiosques pour dénicher un seul journal en français, anglais ou espagnol. On ne trouve guère l'*Humanité*, hebdomadaire communiste qui arrive en retard. Quelques journaux de Cuba aussi.

À mon départ du Dahomey, je m'étais débarrassé de tout livre. Je désirais en emporter un seul : *La voie du bonheur* d'A. Arnoux, un livre de lecture facile et lénifiant pour nous en ces temps de sacrifice national⁴⁵.

Je l'oubliai sur ma table. J'en eus pour mon compte d'ennui et de solitude les jours et les nuits où il fut impossible de sortir.

Aucun journal en langue étrangère pour mon goût ! J'éprouvai une impression de prison. Comment peut-on passer une journée sans jeter les yeux sur un seul livre ou un seul journal ? J'avais des ébauches d'articles et de conférences, je les relisais mille et une fois. J'avais acheté à Paris la dernière livraison des journaux littéraires. Je les lisais ligne à ligne tous les jours. Dans les *Nouvelles Littéraires*, Montherlant avait publié quelques-unes de ses notes⁴⁶. Elles m'amusèrent par leur ton caustique et polémique. Je les lus maintes fois. À propos des philosophes, tenez : « Le philosophe disait : "Parmi les épreuves, continuer à faire le bien". Je dis aussi : Parmi les épreuves, continuer à faire le bien ».

De nombreuses maisons m'avaient fait don de livres et de brochures en russe. Que pouvais-je en faire pour me sortir de l'ennui. L'analphabétisme doit être un dur état, une prison perpétuelle. Je le sens d'autant plus que je m'étais habitué aux nourritures de l'esprit, à la passion des livres. Comment passer une journée sans ouvrir un seul livre ?

La culture est un drame !

Je laissais ma radio fonctionner en sourdine espérant capter une émission en français ou en langue étrangère. Je guettais aussi la musique. Elle venait souvent. Je fermais les rideaux pour mieux écouter... La poésie aussi passait régulièrement. Mes oreilles étaient habituées maintenant à la musicalité de la phrase poétique russe. Je surveillais le souffle du diseur. Quels artistes admirables animent cette poésie devenue *parole vivante*.

Les Russes en balayant la religion en ont conservé le culte de la parole (parmi de nombreuses autres choses...).

Au commencement de la Révolution était la parole.

Lénine était grand tribun, un démiurge.

Il disait et cela se faisait.

La foule suivait.

⁴⁵ André Arnoux, *La voie du bonheur. Pratique de la vie*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1956 (N. éd.).

⁴⁶ Henry Million de Montherlant (1895-1972), romancier, dramaturge et essayiste français (N. éd.).

Force et danger de la parole. L'histoire compte trop d'exemples. L'Occident individualiste a renié la parole vivante. Les communautés soviétiques l'ont redécouverte. Pour leur politique et la santé des jeunesses communistes et des sans-parti.

* * *

Ce soir, je ne me laisserai plus aliéner par le temps et la date.

J'écrirai mes impressions de la journée, malgré la fatigue. Au fur et à mesure de mes moments disponibles. Je ne veux plus me contraindre. Bien que je sois au pays d'hommes organisés, esclaves du temps et qui vouent un culte à l'organisation et à la précision dans toute activité. Voici le catéchisme de l'organisation scientifique du travail :

- Au lieu de peut-être – un calcul précis ;
- De n'importe comment – un plan prémédité ;
- De n'importe quelle façon – une méthode scientifique ;
- De n'importe quand – une date précise.

Eh bien, je renie la date précise de temps en temps au cours de ce journal.

Visite au grand théâtre pour enfants⁴⁷

C'est ici que je découvre les secrets des grands théâtres européens. Un spécialiste nous fait promener dans tous les coins de la maison. Quel labyrinthe !

De la salle de spectacle bondée de sièges, un jeune metteur en scène dirige les répétitions en parlant au micro ; le décorateur va et revient, observe ses décors, ses dessins. Il s'agissait d'un conte du grand poète russe Pouchkine. La toile scintillait d'animaux, de rois et de reines. Ces chefs-d'œuvre nous sont inconnus !

Malheur, que la tour de Babel !

Nous montons au-dessus de la scène par un vieil escalier. Mon Dieu ! Quelle usine ! Quel spectateur s'imaginera jamais cette ahurissante division du travail, ces courroies, ces longues cordes grâce à quoi on change automatiquement les décors. Là-haut, j'avais le vertige en regardant sur le plateau. Bravo pour les ouvriers obscurs qui travaillent dans ces couloirs étroits et qui marchent comme des baladins sur ces passerelles tendues d'un côté à l'autre. Aurions-nous tout ceci un jour ? pensé-je en moi.

⁴⁷ Fondé en 1921 par le pouvoir bolchévique, le Théâtre pour enfants de Moscou s'appelle aujourd'hui Théâtre académique de la jeunesse de Russie (N. éd.).

Quel progrès à faire en Afrique pour être au rang des nations modernes et bien équipées.

Le décorateur nous montre les services techniques annexes : la salle de maquillage, l'atelier de peinture et de décoration. Il fait une démonstration : une tête de clown qu'on peut animer (doter d'une âme) grâce à un jeu subtil de ficelles. Il tire sur l'une d'elles : l'œil tourne et remue les cils, il tire sur l'autre, la bouche s'ouvre, menaçante. Toutes ces manipulations, ces machinations se font dans les coulisses, en cachette. Un certain langage politique prend ici son vrai sens. Que de choses se passent dans les « coulisses » avant que le commun peuple n'applaudisse le génie ou le cancre.

Voici l'atelier de couture, de réfection des costumes et des accoutrements. Une dizaine d'ouvrières y travaillent : sur les rayons ou accrochées au mur, de longues robes de princes, de tsars ressemblent à nos boubous avec leur brocart, leurs dentelles. Je plaisante avec l'artiste : « On dirait que les vêtements sont importés d'Afrique. Tant ils ressemblent aux nôtres ». Le décorateur désire ardemment connaître l'Afrique. Il est dynamique, replet et débordant d'activité. Je lui parle de notre jeune théâtre, de nos acteurs sans expérience technique. Mais passionnés pour la scène. Dans nos concours, nous avons compté près d'une trentaine de troupes d'amateurs... C'est encourageant. Il leur faut apprendre la technique. Nos artistes comprendront que sans cela, ils ne pourront jamais réussir à satisfaire leurs spectateurs exigeants ni se procurer à eux-mêmes la joie des difficultés vaincues... Dès que j'eus parlé de la nouvelle pièce de M. J. Pliya, *Kondo le requin*, qui exalte la gloire d'un des rois du Dahomey, il m'écouta attentivement, puis me prit à part et, dans un français lent, m'avoua qu'il serait très heureux de le monter. Mais il faudrait qu'il vienne étudier le décor, le site des rois d'Abomey pour pouvoir le cadrer avec la pièce. Sinon ses décors seraient invraisemblables. Insistant sur la démarche officielle que mon pays pourrait entreprendre pour avoir des spécialistes du théâtre, il prit un crayon à bille rouge, dessina rapidement et, avec quelle maîtrise, les cartes d'Afrique et de l'U.R.S.S., fit une flèche Moscou-Cotonou, puis esquissa à droite un avion devant transporter deux bonshommes activement occupés à places des décors de scène – virtuosité et précision dans sa connaissance géographique. Je me plaignais que mon pays ne fût pas connu ! Voici un artiste qui me fit plaisir. Beaucoup d'artistes sont déjà venus chez nous, mais pas celui-ci. Tournant la feuille, il y traça le portrait du jeune metteur en scène qui montait le conte de Pouchkine et fit le sien se montrant devant une toile,

pinceau à la main et dans le fonds du tableau la fière étoile rouge et les dômes étincelants du Kremlin.

* * *

L'État met l'art à la portée des enfants !

Le Théâtre professionnel pour enfants est créé depuis 1921. On compte 45 salles où des artistes professionnels jouent pour eux le répertoire international d'œuvres consacrées, (Shakespeare, Molière), ou bien des scènes spécialement écrites pour les enfants par les plus grands dramaturges soviétiques. Dans ce cas, l'auteur reçoit 3 à 4000 roubles sur l'œuvre plus les 50% des recettes à chaque représentation. Une section pédagogique du théâtre travaille en collaboration avec les enseignants pour la sélection des œuvres et surtout pour des recherches sur la signification du théâtre dans la psychologie des jeunes spectateurs : ces derniers eux-mêmes sont invités à donner leur avis sur les représentations.

Moscou possède pour les enfants le plus grand théâtre de l'U.R.S.S. et du monde entier. En outre, un théâtre ambulant parcourt les autres villes et donne des représentations en langues nationales.

Outre ce théâtre spécial pour enfants, tous les théâtres ont des programmes destinés à l'enfance et à la jeunesse. Tant d'attentions pour l'enfant font de celui-ci comme aux États-Unis, un enfant-roi. Ici l'enfant est véritablement roi. Seul différence, c'est l'État qui assure les frais de l'éducation, de la formation et des loisirs à donner à cet immense peuple qui sera demain responsable du pays. Toutes les civilisations, sauf en Afrique, comptent sur leur jeunesse. Chez nous la gérontocratie est mourante mais reste encore jalouse de ses prérogatives et du prestige du poids des années.

Partout dans les villes que j'ai traversées, il y a des monuments, des affiches qui exaltent la jeunesse. À Bakou, ville du pétrole, la statue d'une femme déchirant son voile. Et allant vers une ville artificiellement créée, j'ai été surpris de voir en plein désert le monument d'un jeune garçon tendu vers l'avenir, attitude typique, chère aux sculpteurs soviétiques.

* * *

Dans une vaste propriété qui lui a été donnée après la Révolution, l'Union des Écrivains réputée riche a aménagé ses bureaux, son restaurant, son café, ses salles de concert.

Au milieu de la cour fleurie, une statue de Léon Tolstoï veille sur la maison. Au fond, un grand immeuble en réfection domine les bureaux cachés sous une épaisse verdure. L'État est un véritable mécène dans le pays !

Nous allons au restaurant des écrivains. Ambiance sobre, sans extravagance. Sur les murs sont peints avec fantaisie des dessins et croquis vivants. Un homme est assis à une table, le verre de vin devant lui : il attend l'inspiration ! Une femme à moitié nue s'envole les cheveux ébouriffés : une muse suffoquée sans doute !

Domage, je ne comprends pas le russe pour lire toutes les légendes. Elles doivent être cocasses. Quelle belle humeur chez cette faune, rare en Europe où fleurit l'angoisse. Kafka a son église en France. Marx a la sienne ici ! Gloire à l'Allemagne ! Je harcèle mon interprète pour me traduire les inscriptions, elle s'y refuse. Cette mauvaise volonté ou cette réticence perturbera nos entretiens durant tout mon séjour. Au restaurant, je fis connaissance avec beaucoup d'écrivains qui viennent manger là en toute simplicité. Quels que soit leur âge et leur célébrité. Voici le grand jeune poète Eugène Evtouchenko (Genia pour les amis), droit comme un i. Taille athlétique. Ce n'est pas étonnant : il a abandonné le football pour la poésie. L'équilibre des pieds est monté à la tête. Dribble et poésie, quel étonnant rapport pour le public que ce beau prince charmant ravit littéralement par ses récitals poétiques. Il emballe les dames par ses petits yeux de chat, son visage mobile apte à toutes les expressions de l'âme. Mélancolique, gai, pétillant, grave, tour à tour, Evtouchenko est un poète dont la présence humaine pèse sur ses auditeurs. Il mérite la popularité.

Mon interprète lui demande de me réciter quelques poèmes. Il sombre dans une longue méditation, se caresse l'oreille droite ou les cheveux de sa petite tête ... Il récita un long poème où il était question d'une femme ou d'un homme qui a quitté son village pour aller chercher d'autres êtres. Poème triste. L'auteur a beaucoup voyagé en France, aux États-Unis, etc. Il a visité le Sénégal pendant le Festival des arts Nègres⁴⁸. Ce séjour lui

⁴⁸ Evguéni Evtouchenko (1932-2017) avait en effet assisté au Festival mondial des arts nègres qui eut lieu à Dakar en avril 1966. Sur ce voyage et les rapports entre Evtouchenko et Léopold Sédar Senghor, voir Françoise Blum et Constantin Katsakioris, « Léopold Sédar Senghor et l'Union soviétique : La confrontation, 1957-1966 », *Cahiers d'Études africaines*, 235, 3, 2019, pp. 839-865. Evtouchenko était parmi les intellectuels soviétiques qui osèrent attaquer le stalinisme et les staliniens notamment avec son fameux poème, « Les héritiers de Staline », publié dans la *Pravda* en octobre 1962 (N. éd.).

a inspiré quelques poèmes. Le soir rentré chez moi, rédigeant mes impressions de cette journée chargée, j'ébauchai ce poème à l'intention de Genia :

Evtouchenko

Mon ami Genia

Tu me disais tes vers

dont je ne comprends pas les mots

J'écoutais en silence

La mélodie du poème

où s'insinuait sans fin

l'angoisse qui m'étreignait le cœur

Ta bouche s'ouvrait longuement

Et tu sombrais dans un songe hébété

Comme un mort ressuscité

L'homme a-t-il rencontré des hommes

Tu voyais un malheur

Je ne pouvais te croire si triste

Ta voix montait toujours puis devenait lourde et grave

comme un torrent rompant ses digues

L'homme a-t-il retrouvé les hommes

Un homme avait refusé les hommes il est parti de son village

Il marchait, marchait, marchait sans cesse

Je souhaite à ton symbole de faire son chemin et

qu'au bout du compte les hommes rencontrent

d'autres hommes semblables à eux

semblables

des mêmes yeux devant la désolation

des mêmes cheveux malades de soucis

des mêmes bouches proférant la même révolte à

la face des bourgeois

cannibales

L'homme rencontrera-t-il tous les hommes

Quel bonheur infini

ce sera sur la terre des hommes

Nous discutons longuement des théories poétiques actuelles. La négritude de Senghor en particulier. Bien sûr, Genia repousse cette doctrine malgré les justifications historiques que je lui développai longuement ...

Les *Lettres Françaises* viennent de publier intégralement les textes de la querelle Steinbeck-Evtouchenko sur la guerre au Vietnam⁴⁹. Je lui en fais part. Je venais de les lire dans la provision faite à Paris. Le poète me répond par un soupir désabusé :

— Si j'avais su qu'il avait son fils au Vietnam, je n'aurais pas écrit cela ...

Les artistes et les écrivains sont la classe la plus indépendante, la plus libre du pays. Ils eurent dans le passé d'ardents défenseurs comme le ministre Lounatcharski, protecteur de l'avant-garde artistique, qui précisa dès 1925 les relations entre le parti et les écrivains⁵⁰.

Des avertissements réguliers sont adressés aux écrivains. Voici à la veille du IV^e congrès des écrivains une mise au point de Serguei Mikhalkov, président de la Section de Moscou de l'Union des Écrivains :

« On entend dire parfois que les écrivains sont de nouveau invités à idéaliser notre vie, ce qui n'est pas loin du fameux "vernissage" de la réalité. Non, le parti est contre ces enjolivements de la réalité, ce n'est pas d'idéalisation qu'il s'agit. Il est question des idéaux pour lesquels nous sommes tenus de lutter dans nos livres. Notre devoir est de montrer le sens de l'humanisme soviétique, le caractère organique de l'unité spirituelle du parti et du peuple et le montrer dans des tableaux vigoureux peint avec talent » (Œuvres et opinions – mai 1966, n. 5).

On voit que cette indépendance des écrivains et des artistes n'est que relative. À chaque congrès du parti, à chaque congrès des écrivains, des problèmes ardues sont soulevés : il s'agit toujours de l'éternel problème : quel est le rôle de l'artiste dans sa société ? Quelle est la fonction de l'artiste ?

Maints documents montrent les nombreux débats sur la mission des écrivains soviétiques.

L'un des plus récents débats et des plus spectaculaires a surgi autour du poète Pasternak, prix Nobel malgré lui, « qui s'est refusé pendant quarante ans de régime soviétique à céder la moindre parcelle de sa liberté

⁴⁹ Écrivain américain, auteur des *Raisins de la colère*, prix Nobel de littérature en 1962, John Steinbeck (1902-1968) fut aussi reporter de guerre au Sud Vietnam prenant partie pour l'intervention américaine contre les communistes. Voir ses *Dépêches du Vietnam*, préfacé par Pierre Guglielmina, Paris, Les Belles Lettres, 2013. L'« Échange de lettres Evtouchenko-Steinbeck sur le Vietnam » paru dans *Les Lettres françaises*, n. 1144, en août 1966 (N. éd.).

⁵⁰ Anatoli Lounatcharski (1875-1933), camarade de Lénine et Commissaire du peuple à l'instruction politique après la Révolution d'octobre (N. éd.).

intellectuelle... Il n'a jamais voulu émigrer, mais n'a jamais travaillé sur ordre ». Les écrivains qui ne mettent donc pas directement leur plume au service de la révolution sont condamnés ou du moins relégués dans l'oubli⁵¹.

* * *

La révolution soviétique connut de bonne heure ses grands chantres et défenseurs : Maxime Gorki et le poète symboliste Alexandre Blok, les poètes Essénine (qui se suicida en 1926⁵²), Maïakovski et Simonov, les grands romanciers Babel, Ivanov, Gladkov, Fanferov, Tolstoï (Alexis), Kostylev exaltèrent les différentes étapes de la révolution.

Le premier congrès de la nouvelle Union des Écrivains fut à lui aussi une révolution. La littérature devint une affaire de tous et non plus une préoccupation d'un cercle d'intellectuels « spécialistes » de la création littéraire. Un plus grand nombre d'hommes et de femmes s'organisait d'abord en association littéraire à côté d'autres groupes similaires (peintres, musiciens, architectes). Un de ces groupes, le R.A.P.P. (Association Russe des Écrivains prolétariens) devint « l'administrateur de toute la littérature en laissant cependant à l'écart beaucoup d'écrivains soutenant la plate-forme du pouvoir soviétique et désireux de prendre part à l'édification socialiste... » Le vieux Gorki entre dans la nouvelle ère et participe à la formation de la nouvelle Union des Écrivains (août 1934) devant les yeux étonnés des grands écrivains du monde entier et des 52 Nationalités soviétiques, dont plus de la moitié non russe développe une littérature originale dans leur propre langue. Gorki consacra ses vieux jours à conseiller les jeunes écrivains, les débutants. Le rôle de l'Institut Gorki a été prépondérant dans l'éclosion et l'épanouissement de la littérature russe moderne. Gorki fit la transition entre les deux ères. La nouvelle n'eut pas à renier la première. Entre Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, et l'actuelle génération Cholokhov, Vichnievski et Leonov, l'histoire de la littérature soviétique est continue. Devant tant de menaces intérieures et extérieures que devait vaincre la révolution pour survivre,

⁵¹ Auteur du *Docteur Jivago*, qui parut en Italie en 1957 suscitant la réaction du Parti Communiste de l'URSS, Boris Pasternak (1890-1960) gagna le prix Nobel de littérature en 1958. Sur l'affaire Pasternak voir, Michel Aucouturier, *Un poète dans son temps : Boris Pasternak*, Genève, Éditions des Syrtes, 2015 (N. éd.).

⁵² Serge Essénine, né en 1895, il se suicida le 28 décembre 1925 (N. éd.).

Gorki posa à tous les artistes la question fondamentale : *Avec qui êtes-vous maîtres de la culture ?* interrogation qui situe bien désormais le rôle constructeur de l'artiste. On parle aujourd'hui de littérature engagée. Aucune époque plus que la révolution socialiste n'informa aussi durement les écrivains, les artistes. Tous étaient concernés et devaient choisir.

La question est d'importance. L'art et la science doivent servir à transformer le monde. D'accord avec Lénine. Mais uniquement limitée au monde réel actuel, toute quête intellectuelle, semble-t-il, risque de s'enliser. Le rêve de voler dans l'air a obsédé les hommes depuis des millénaires, la hantise de dépasser la réalité a obligé l'homme à inventer ...

* * *

Place Maïakovski

À quelques pas de l'hôtel Pékin, une place au milieu de laquelle est érigé un gigantesque monument au fameux poète qui déclamaient ses vers devant les ouvriers. Il chantait la nouvelle ère, la victoire des pauvres sur les riches.

Chaque matin, chaque soir je venais faire mes cent pas, examinant le poète sous tous les angles, admirant les allées fleuries du jardin où se promènent de nombreux jeunes gens débordant de gaieté et de santé. Il paraît que dans l'année des poètes viennent déclamer au pied du socle leurs chants nouveaux. Car Maïakovski a retrouvé et immortalisé la tradition antique. La poésie n'est pas faite pour les livres morts, elle est faite pour des lèvres vivantes qui la feront passer dans les cœurs. Et de ville en ville, comme les anciens troubadours et ménestrels, Maïakovski faisait des conférences et disait ses vers. « Son lyrisme violent, vigoureux, d'un romantisme impétueux, s'exprime avec force, humour et souvent désespoir ». Il se suicida le 14 avril 1930 à trente-sept ans pour des raisons personnelles.

Et pourtant il avait écrit dans le poème *Lili* dès 1916 :

« Je ne sauterai pas dans le vide

Ne boirai pas la ciguë

N'appuierai pas la gâchette à ma tempe ... »

Pourquoi tant de poètes cultivent le désespoir ? Une étonnante caractéristique dans leur destinée. J'observe ce visage sévère, mélancolique que le sculpteur a bien su rendre en accentuant le menton volontaire et inquiet, l'imposante stature plongeant la tête dans les nues et cambrant solidement les pieds au sol. Car c'est aussi un paradoxe que ce poète ro-

mantique, ancien élève des Beaux Arts, avait les pieds sur terre, et vivait la réalité sociale de l'heure avec ses amis futuristes Severianine, Khlebnikov, Bourliouk, Kamenski.

« Femmes, jeu, alcool, tabac, le poète est attiré par tout ce qui le dévore, brûle, détruit ». C'est une tradition.

Mais pourquoi par tradition les poètes meurent jeunes ? La Russie en a souffert. Pouchkine, Lermontov, Essénine, Maïakovski ...

Académie des sciences pédagogiques de l'U.R.S.S.

Immeuble en pleine ville confondu avec les maisons d'habitation du voisinage. Cas de beaucoup d'Institut en France ...

L'un des responsables, M. Subov, Professeur de physique, me reçoit et m'explique l'organisation et le fonctionnement de l'Académie vouée aux recherches sur l'enseignement et la formation dans la République socialiste de Russie. Le travail accompli a été si important que le Gouvernement vient d'étendre officiellement ses activités à toute l'U.R.S.S., où elle avait déjà de nombreuses branches. L'Académie existe depuis 24 ans et comprend onze départements spécialisés (histoire, psychologie, physiologie, éducation artistique, méthode d'organisation, moyens techniques de l'enseignement, enseignement par correspondance, etc.). Elle assure la formation des pédagogues et possède des écoles expérimentales où on teste les théories pédagogiques avant de les généraliser. La Bibliothèque de l'Académie possède une riche collection des classiques de la Pédagogie. Près de 2000 personnes travaillent à demeure. L'Académie a des membres correspondants, et travaille en collaboration avec des savants éminents dans toutes les branches de la connaissance, y compris les artistes, musiciens, écrivains. Dans les institutions scientifiques et culturelles visitées, je suis toujours frappé par le souci de la collaboration avec d'autres disciplines, la nécessité d'une science ouverte à tous les vents et mise à la portée des utilisateurs. *Pas de cloisonnement entre les centres qui s'occupent tous d'un même objectif* : aider le citoyen à acquérir des connaissances. Pas d'exclusivité : Tout le monde travaille pour le bien commun. Autant l'autodidacte qui a reçu une formation technique dans les cours du soir pour devenir ingénieur ou docteur que le prestigieux diplômé de l'Université de Moscou, *tous les cadres se donnent la main* dans la recherche scientifique et l'enseignement. Que nous sommes loin d'autres pays où la recherche se fait en vase clos ou dans des chappelles jalousement gardées. D'ailleurs, l'U.R.S.S. donne la leçon éclatante qu'aucune recherche aujourd'hui pour être féconde ne saurait se faire

isolément : les chercheurs isolés gaspillent temps et moyens pour accoucher d'une souris ...

Je discute de l'équivalence des diplômes russes et des diplômes français ... problème qui nous préoccupe parce que les africains vont de plus en plus étudier à l'étranger. Avec un humour auquel je m'habitue depuis mon séjour, le professeur me renseigne :

— Deux thèses de doctorat russe valent six thèses françaises.

Je souris et lui fais comprendre qu'un doctorat d'État en France n'est pas une petite affaire. Après des études de licence, un postulant se met à travailler pendant des années avant d'oser se présenter aux papes de la Sorbonne pour soutenir une thèse ... et être « sacré » Docteur ...

Que se passe-t-il entre mon interprète et la secrétaire du professeur ?

Tania se trouve soudain embarrassée, mal disposée à traduire les répliques du professeur. Au dehors, elle m'explique sa gêne. La secrétaire savait parler français. Elle ne l'avait pas laissé paraître dès l'abord. C'était à propos de la thèse de doctorat : la secrétaire avait fait remarquer en russe à Tania qu'on disait présenter une thèse. Était-ce le mot correct ? Je ne sais, entre présenter, subir, soutenir sa thèse. Et défendre ? ...

Chaque pays défend ses diplômes. Un responsable des programmes américains de bourses pour étudiants africains m'avança un jour cette phrase fort juste et réaliste : « La France ne veut pas reconnaître nos diplômes, mais voyez-vous, c'est avec ces diplômes-là insuffisants peut-être que nous faisons avancer la science et la technique chez nous. Et des diplômés français viennent apprendre dans nos usines et nos laboratoires. Les résultats comptent ».

Chaque pays a les cadres qu'il se donne. Bien sûr, il y a une limite pour les assimilations. La querelle de mauvais goût, instaurée en Afrique entre les universitaires et les élèves des anciennes écoles coloniales devrait trouver une solution pratique. À chacun, selon son mérite. Il est impossible, compte tenu du faible niveau au départ, « d'avaloir » en un an les connaissances que les élèves réguliers mettent 5 ou 6 ans à acquérir (c'est le cycle séparant le brevet de la licence). Il y a des cas aberrants de diplômes fabriqués pour l'Afrique dont l'université française nous embarrasse. Les génies ne courent pas les rues ... Aujourd'hui on en forme par une série à peu de frais. Vivent les pédagogues !

Que valent nos étudiants sortant des nombreuses écoles créées pour les pays en voie de développement ?

Le professeur ne répond pas. Il me conseille de m'adresser au Ministère Soviétique de l'Éducation ... Pourvu qu'il ne nous réponde pas

comme ces nombreuses écoles de France qui nous disent fièrement que seul notre pays pourrait prononcer les équivalences... Lourde responsabilité.

Beaucoup d'États africains ont définitivement choisi d'aligner le niveau de leurs écoles sur celui des anciennes métropoles.

C'est la classe provisoire des cadres ayant reçu une « formation accélérée » qui pose des problèmes où se mêlent souvent plus de vaines prétentions que de droits réels à revendiquer. Et il y a eu trop d'erreurs qui servent de prétextes... On envoie en stage deux instituteurs du même niveau. Après deux ans d'études en France celui qui sort pour l'administration générale ou les affaires politiques gagnera automatiquement plus que son camarade qui sert à l'éducation ou la santé. Ces anomalies sont décourageantes... Certains cadres les citent comme prétextes.

Le Sénégal a été réaliste. Un professeur sénégalais assistant à une conférence à Moscou m'a expliqué que son pays oblige les étudiants formés à l'étranger à retourner à Paris passer les diplômes français analogues avant de prétendre aux avantages de leurs compatriotes de même corporation diplômés dans le système universitaire français. C'est quelque peu humiliant mais la réglementation permet de mettre fin aux abus. Car souvent se réfugient dans ces écoles étrangères des aventuriers n'ayant pas pu suivre des études normales... Quant aux stagiaires, la côte d'amour et les couloirs jouaient un grand rôle dans leur désignation plutôt que leur compétence malgré les commissions de recrutement strict de certains États.

— Avez-vous d'autres questions ?

— L'Académie a-t-elle réalisé des travaux dans le domaine de la pédagogie des mathématiques ?

— Quoi, vous êtes poète et c'est la question qui vous intéresse ?

Je lui expliquai que ma formation n'est pas uniquement littéraire. Pour moi, la poésie est une occupation seconde, une activité de loisir. Je ne suis pas écrivain professionnel comme on l'entend en U.R.S.S.

Il réplique :

— Oui. D'ailleurs, chez nous, beaucoup d'hommes de science se consacrent à la poésie. Il y a des mathématiciens poètes...

Entretien fructueux. Dommage que la foule de travaux scientifiques réalisés dans le domaine de la pédagogie nous soit inaccessible. Problème de traduction. Je pense encore ici à l'UNESCO qui a le rôle d'assurer l'échange dans le domaine intellectuel. Nécessité aussi d'apprendre le russe !

Quelques esprits étroits pensent que les belles lettres c'est l'affaire des littéraires. Qu'est-ce qu'un littéraire ? Ai-je besoin de rappeler l'origine diverse et variée des grands écrivains ... Rabelais, Duhamel, Breton, J. Keats, médecins ... Pascal, Descartes, mathématiciens. Dans le monde négro-africain F. Fanon, psychiatre, Sembène Ousmane, docker, Birago Diop, vétérinaire ... Trop d'esprits bornés divisent le monde à leur guise pour se croire les seuls artisans du progrès. Il y a quelques années, en France querelle sur la nouvelle dénomination des facultés des Lettres et sciences humaines. Partout actuellement guerre froide entre les techniciens et les « bureaucrates ».

*Visite à la Bibliothèque des Enfants*⁵³

Il pleuvait ce matin-là ; il faisait froid aussi. Mon manteau me servait d'imperméable. Tania tenait son parapluie et marchait rapidement sur le trottoir. Je n'arrivais pas à la suivre. Moi qui ai appris à faire de grands pas comme mes amis Jean et Gabriel, routiers de longue date. Ce matin, je n'arrivais plus à faire de grands pas. J'avais froid. Mes chaussures me gênaient. Tania trottait toujours ...

— Vous venez ? disait-elle souvent.

— Tu trottes comme un moineau, comment veux-tu que je puisse te suivre.

La pluie nous fouettait le visage. Je longuais les murs pour ne pas mouiller mes lunettes ni avoir dans mes cheveux les goûts qui tombaient des arbres.

Nous sommes à la bibliothèque. Nous avons pris la mauvaise porte. Quelqu'un nous montre la bonne entrée. La responsable nous attendait déjà. C'est bien agréable de se savoir attendu. On ne vient pas gêner les gens, sans rendez-vous. La bibliothécaire avait aligné les catégories de livres d'enfants qui pouvaient m'intéresser.

Après un bref exposé sur l'enseignement selon l'âge de l'enfant, elle me situe la responsabilité de la maison : offrir à l'enfant des livres adaptés à son âge, pour l'instruction et les loisirs.

Gorki et les enfants

L'œuvre est fondée en 1933 sur l'initiative du fameux romancier Gorki convaincu que l'édition pour enfants devait constituer une branche spé-

⁵³ Plusieurs bibliothèques pour enfants furent établies en URSS après la Révolution d'octobre grâce aux efforts de Nadejda Kroupskaïa (1869-1939), épouse de Lénine (N. éd.).

cial de la littérature. Il se posait le problème suivant : quelles questions intéressent les enfants ? Que veulent-ils lire ? Puis il s'est lancé dans une série d'enquêtes en vue de circonscrire le domaine dont il entrevoyait l'importance. Il fut surpris des nombreuses réponses que lui envoyèrent les enfants.

La maison s'occupe des enfants de 2 à 18 ans et selon chaque âge il y a des rubriques définies. Par exemple :

- Littérature pour enfants d'âge pré-scolaire (avant l'école, aide les parents à faire acquérir le vocabulaire aux enfants).
- Littérature historique, racontant l'histoire de l'U.R.S.S. (la directrice précise : « l'histoire de notre passé glorieux et celle des pays étrangers »).
- Littérature scientifique – le cosmos.
- Les contes populaires russes (illustrés par les meilleurs artistes soviétiques).
- Bibliothèque des aventures.
- La fiction scientifique.

Dans chaque rubrique, on choisit les meilleurs ouvrages. Elle me montre une foule de livres richement illustrés. La qualité des gravures et des illustrations me séduit. Je fouille longuement les livres de contes ou les récits de Gaïdac, de Pouchkine, de Marchak ou de Shakespeare. Quelle aventure de l'esprit ? Quelle ouverture ? Chaque écrivain devait être effrayé de savoir qu'aujourd'hui on n'écrit plus pour son pays seul, mais pour toute l'humanité, qu'il faut savoir peindre et apprécier. Dans les écoles soviétiques, l'éducation esthétique a une grande place : dans un pays où il y a tant de musées et de poètes, ce n'est pas étonnant.

Dès le jeune âge l'enfant est initié au monde de la beauté (architecture, sculpture, musique, poésie et théâtre). L'une des rubriques des éditions de la maison s'appelle *La vie du théâtre* : chaque artiste y raconte sa vie, son monde intérieur. Les enfants sont très friands de tels livres.

Les enfants-critiques

Ils jugent tous les livres qu'ils lisent. Chaque nouveau livre édité porte une page où l'auteur demande aux enfants-lecteurs leurs opinions. La directrice me montre un lot de leurs réponses. Les enfants sont toujours sincères : ils apprécient spontanément, avec passion, font des remarques sur les illustrations, relèvent les lacunes. La maison recueille ainsi les meilleures réponses, en fait un bulletin qu'elle adresse à tous les critiques et écrivains. Cet échange entre la Bibliothèque, les petits lecteurs et les auteurs est très bénéfique pour les uns et les autres. La Bibliothèque

connaît les réactions et les goûts de ses clients. Les petits apprennent à apprécier les livres, ils exercent leurs jugements. Les auteurs savent exactement quels thèmes aborder et dans quel style pour apprivoiser leurs jeunes censeurs...

La science psychologique à l'aide : À la première lecture d'un livre les enfants sont soumis à leur insu, dans une salle expérimentale, à une observation systématique du comportement. Les collaborateurs de la Bibliothèque les surveillent, discutent ensuite individuellement avec eux. Des professeurs, des psychopédagogues travaillent en collaboration avec les écrivains, les artistes. Au cours des conférences-débats, ou pendant les soirées littéraires, poètes et romanciers lisent et analysent eux-mêmes leurs œuvres devant les enseignants et les élèves.

Belles occasions pour eux de répondre exactement aux questions traditionnelles : pourquoi et pour qui écrit-on ?

La maison utilise une cinquantaine de spécialistes (professeurs, pédagogues, dessinateurs) et collabore avec d'autres instituts de recherche. Elle organise des expositions permanentes, des émissions littéraires, des rencontres avec les écrivains, les rédacteurs de journaux enfantins et participe à la traduction de nombreux livres de la littérature mondiale. Jules Verne, A. Dumas, les frères Grimm sont à l'honneur.

La bibliothèque participe à l'éducation para-scolaire : elle initie les enfants à l'art de la parole et les parents à la pédagogie familiale (*école des parents*).

* * *

Place Rouge : Selon mon interprète, rouge désignait dans la langue russe quelque chose de beau : Place Rouge égale donc Place Jolie, magnifique. Vieilles dalles et briques rouges. Je me laisse envahir par une étrange impression. Tant de films et de cartes postales ont montré au monde entier cette Place Rouge, orgueil des moscovites, des Russes puis des Soviétiques. Car cette Place Rouge a justifié son nom par la Révolution. Le rouge est la couleur du sang. C'est la place des héros, des grands hommes de la Révolution. La plupart ont défilé ici dans la joie ou la tristesse.

Le Mausolée : Lieu de culte

On fait une longue queue. C'est ainsi tous les jours, m'affirme mon interprète. Je l'ai vérifié. Après l'hôtel Pékin, j'ai habité l'hôtel Moskova situé près de la Place Rouge. C'est ainsi. Sous le soleil comme sous la pluie la

foule se bouscule pour voir une fois de leur vie dans son mausolée, la momie de Lénine. Spectacle étonnant. Longue procession des citoyens pour voir celui qui a sacrifié sa vie, chez lui comme dans l'exil pour les sauver de la tyrannie des tsars et de l'invasion étrangère.

Je me tiens près de mon interprète, le gentille Tania que je harcèle de questions indiscrettes.

— Pourquoi tant de dévotion à un homme ?

— Pour celui qui vient du fin fond de l'U.R.S.S., voir le mausolée représente un acte de reconnaissance. Il fait la queue sans maugréer.

Un agent de police nous rappelle que nous devons faire la queue. Tania le convainc que je suis un hôte de l'Union des Écrivains ... Nous avançons vers le début de la queue juste en face du mausolée. C'est là que les touristes sont obligés de rejoindre les Soviétiques dans les rangs. Voici des Français bavards, des Américains sans gêne qui se feront rappeler dans le mausolée qu'ils se trouvent dans un site funèbre. A-t-on idée que des gens rient ou bavardent dans ce caveau grandiose tout de marbre noir, éclairé discrètement et soigneusement par une lumière jaune-rouge ? Un caveau où semble vivre encore le plus illustre, le plus grand des révolutionnaires soviétiques ? Des soldats à la mine sévère montent la garde. Ce n'est pas un monument. C'est une tombe. On ne peut donc s'y conduire en va-nu-pieds comme auprès des statues colossales de Lincoln ou de Washington. Des pierres debout ! Ici dort en personne Lénine. Je frémis à l'idée qu'il pourrait se lever, se mettre en colère contre ces importuns, ces curieux qui viennent le déranger. Peut-être leur décocherait-il ces invectives bien ciselées qui émaillent ses discours.

J'observe ces petits yeux clos au fons de leurs orbites, ce front et ce menton volontaire, ce visage émacié simplement humain, mais d'une autre trempe, qui a vaincu les Tsars les plus intelligents, les vieux routiers de la politique, les théoriciens (les faiseurs de phrases révolutionnaires), les Koulaks, paysans rusés, les exploiters de toutes sortes ...

Lénine, un messie pour la Russie.

Il y a des esprits qui transforment le monde par leur génie et leur ténacité.

Un exemple de vie pour tous. Mais une ignoble hypocrisie tient sous le boisseau les génies de l'autre versant du monde. La Grande-Bretagne, la France, les États-Unis vantent et vendent leurs héros à tous les continents. Quant à ceux des pays « socialistes », le silence complet les accueille. Je réprouve le même silence qu'opposent les démocraties populaires aux chefs-d'œuvre occidentaux.

Cet ostracisme me fait peur. En effet, que savons-nous de l'homme Lénine, de ses œuvres, nous qui avons étudié dans les Universités occidentales ? Le monde est si limité pour nous, notre humanisme si fragmentaire qu'il faudrait presque dire, crier à tous ceux qui veulent connaître les spécimens d'hommes ayant transformé le monde, de sortir de chez eux, de parcourir la terre. Est-ce possible ? Que faire ? Je propose à l'Unesco ou à n'importe quel autre organisme inquiet de la culture et de la civilisation universelle – mots à la mode – de tout mettre en œuvre pour publier une anthologie des grands hommes. On y donnerait leur biographie succincte, les traits saillants de leur vie.

Quelle leçon pour tous de savoir que malgré la popularité, le prestige du pouvoir, Lénine menait une vie rude et sobre, se contentant du strict minimum. Sa maison de passage de Smolny en est un exemple.

Je n'en croyais pas mes yeux ; le chef de la Révolution, le grand tribun aimé du peuple, le grand stratège, maître lucide et inspiré des situations les plus meurtrières, vivait simplement dans une pièce d'un ancien grand



Ballet russe.



Les jeunes de Kiev (Ukraine) participent à la fête du 1^{er} mai.

couvent de filles nobles (couloir des bâtiments 120 mètres de long). Smolny est devenu le siège provisoire du Gouvernement à Leningrad⁵⁴.

Qui oserait croire qu'il avait un lit minuscule à peine suffisant pour une personne ; qu'il travaillait sur une table aussi petite qu'une table d'écolier sur laquelle tenaient le téléphone et la lampe ? Dans ce décor quasi rustique ce génie veillait, méditait son action, rédigeait maints documents et ouvrages pour asseoir la révolution socialiste. Il faut une foi inébranlable pour se mettre sa vie au service du peuple, malgré les calomnies et l'incompréhension des adversaires. Dans cet humble cabinet de Lénine, j'avais honte de nos élites dont la plupart se proclament révolutionnaires tout en accumulant le confort et le luxe ; faute de quoi elles ne savent rien faire. À quoi servent nos palais, nos maisons de verre ? À quoi servent nos voitures criardes et ronflantes de modernes (à la mode) que l'Europe déverse chez nous, les sous-développés ?

Les crimes de Staline

Nous sortons du mausolée et longeons les tribunes. Mon interprète m'informe que Staline était au mausolée, mais qu'il est maintenant au pied des remparts du Kremlin. Nous grimpons quelques gradins et nous voici écrasés par les hauts murs en briques rouges. Les sapins encore trop courts dessinent leurs ombres décharnées. J'écarquille les yeux pour déchiffrer les noms des grands hommes d'État dont les bustes impressionnants ornent les tombes. Tania m'indique les noms sans développer la biographie : J. Sverdlov, M. Frounze, M. Kalinine, A. Jdanov... Un peu plus loin vers la fin de la série, on voit une simple dalle :

- Voici la nouvelle tombe de Staline.
- Pourquoi n'y-a-t-il pas de buste ?
- On est en train de le faire.

La plupart des autres grands hommes ont eu droit à leurs bustes taillés par les meilleurs artistes de Moscou. Staline depuis qu'on l'a chassé du mausolée n'a pas encore eu droit au sien, pour que le simple citoyen soviétique reconnût son visage de chef ou d'assassin... On cache le héros déchu ? Quel destin est le sien. Lui, l'homme d'acier, Staline.

Les articles, les livres de l'Occident et très récemment ceux de l'U.R.S.S. même (Soljenitsyne, Diakov) présentent Staline comme un fier assassin. Son rôle dans la révolution s'amointrit. Qui tue par l'épée, périt

⁵⁴ Premier siège du pouvoir bolchévique le bâtiment de l'Institut Smolny constitue aujourd'hui le siège du gouvernement de Saint-Pétersbourg (N. éd.).

par l'épée. Staline avait éliminé ses amis, effacé leurs noms de l'histoire pour mieux asseoir le culte de la personnalité, l'auto-admiration. C'est Khrouchtchev qui le déshabilla au XX^e congrès du PCUS en 1956 et depuis cette profanation des dieux, les révélations n'ont cessé de s'accumuler. Mon interprète, là-dessus avare de paroles, m'étonna. Mais secret de polichinelle. C'est la pâture de la presse occidentale.

Staline malade avait appelé à son chevet les plus grands médecins de Moscou. Ceux-ci lui conseillèrent le repos absolu. Staline crut qu'ils avaient été payés pour l'éloigner du pouvoir. Sur la dénonciation d'une doctoresse à gage, les médecins furent arrêtés pour conspiration contre Staline, « qui les qualifiait de Sionistes au service de l'impérialisme américain⁵⁵ ... ».

À la suite d'accusations non prouvées, on arrêtait à volonté des étudiants, des soldats, des ingénieurs. Les femmes n'étaient pas épargnées pour les camps de concentration.

Le régime provoquait de nombreuses discussions idéologiques à la suite desquelles certains intellectuels étaient mis à l'écart, (controverse en biologie entre les tenants des tendances mitchouriennes et le weismanisme, critiques contre les compositeurs Prokofiev, Chostakovitch, Khatchatourian, Popov accusés de « formalisme anti-populaire »).

Beaucoup d'articles et de livres étaient censurés. Le goût personnel de Staline décidait largement. Il paraît que les partisans de Beria vivent encore en U.R.S.S. et ne sont guère inquiétés⁵⁶. Bien au contraire, ils ont des postes de responsabilité ...

À en croire les conversations que j'ai eues avec certains hommes de lettres, cette période de l'arbitraire et des humiliations ne reviendra plus jamais. Les intellectuels surtout semblent y veiller.

Le cas de Staline n'est pas isolé dans l'histoire. Les révolutionnaires français qui se liquidèrent pour régner ont toujours fait penser que « la révolution dévore ses propres fils ». La lutte les a unis, le pouvoir les divise. Il n'est point de propos aussi amers que ceux d'anciens amis exposant leurs griefs et s'insultant sur la place publique. Les moyens diaboliques d'aujourd'hui amplifient et aggravent le débat.

Les radios et les journaux devraient se taire parfois ...

⁵⁵ Dogbeh se réfère au prétendu complot des médecins juifs, « complot des blouses blanches », accusés en janvier 1953 d'œuvrer pour l'assassinat de Staline (N. éd.).

⁵⁶ Bras droit de Staline et chef du Commissariat aux affaires intérieures de l'URSS, Lavrenti Beria (né en 1899) fut exécuté en décembre 1953 (N. éd.).

Un danger permanent menace ceux qui gouvernent : la dictature de l'orgueil.

Les États africains ne sont pas épargnés. Leurs querelles risquent de rester vives et inquiétantes. Faute de traditions démocratiques, d'une conception précise de la liberté, et des droits inaliénables de l'homme au sein de leur société, ces jeunes pays retombent vite dans les pratiques primitives des règlements de compte et des liquidations sommaires. Le dire n'est pas être un anti-national. Au contraire. Pourquoi cacher les dangers qui nous menacent, le corps et l'esprit ?

* * *

Palais des armures

Avant d'y entrer, il faut chausser des chaussons et marcher avec précaution sur des tapis pour éviter la poussière. Nous voici devant les armures. La Russie féodale déploie ici ses cottes de mailles, ses boucliers, ses épées. Les soldats de fer armés de pied en cape dressent leurs têtes altières vers les plafonds de marbres.

L'Église peut admirer ici les richesses qu'on lui a ravies : des bibles ornées de perles et de pierres rares, des icônes incomparables. Combien de tonnes d'or ne récupérerait-on pas en fondant tous ces objets anciens ! Dans quelques vitrines, la France est à l'honneur par les innombrables cadeaux de ses rois aux tsars russes.

Finesse des faïences, élégance des tapis et des carrosses dorés. Richesse éclatante des costumes impériaux. Je m'amuse à comparer certaines vestes des Tsars à la grande tenue d'apparat des rois africains.

Les jeunes soviétiques vouent un culte inouï à ces musées qui conservent le « passé glorieux »... À la cathédrale Sainte Sophie j'ai pu voir de près les icônes de la Vierge et de quelques saints. Mon interprète m'explique que dans certains tableaux, l'artiste peint des scènes de la vie profane, en particulier les exploits des rois...

Des touristes impénitents gambadent en ces hauts lieux de l'Église orthodoxe devenus places publiques. Sacrilège ? La colère des Saints de la Sainte Russie éclatera-t-elle un jour contre ce peuple qui a longtemps souffert de la faim et de la guerre et qui livre une guerre sans merci à la religion devenue opium du peuple ?

* * *

Pendant tout mon séjour en U.R.S.S. j'ai rencontré un seul prêtre. C'était au guichet d'une compagnie d'aviation. D'où venait-il ? Où allait-il ? Je ne sais. C'est le grand mystère de la Russie actuelle. Peut-on entièrement tourner le dos à cet aspect important du passé national sans sentir en soi une certaine angoisse ? On dit que les Américains sont matérialistes. Ils ne connaissant pas la préoccupation métaphysique. La psychologie du vieux fond russe montre que les Russes eux sont un peuple angoissé, brûlé par la soif de Dieu. Maints écrivains ont décrit cette âme slave rongée par la passion de la mort. La jeunesse russe libérée est-elle réellement athée ? Les églises mortes, sont mortes aussi les mille formes de comportement quotidien, les mille formes d'art manifestant l'originalité de chaque peuple ? Une culture qui nie la religion est-elle possible sans contrainte généralisée ? Au nom de quelle vérité empêcherait-on des millions d'individus de croire ce qu'ils veulent, de se rassasier librement d'illusions ? Ma libre pensée pose la question : la religion condamna Galilée ; tout le monde s'en plaint aujourd'hui et l'argument stéréotypé sort à chaque instant sur les lèvres des anticléricaux. Mais au nom de quoi, le marxisme et ses théories politiques imposeraient-ils leurs canons au monde entier, à l'art, à la littérature ?

LENINGRAD⁵⁷

À la nuit tombante, départ pour Leningrad. Féerie de lumière. On dirait que Leningrad vit constamment de lumière. Des arcs-en-ciel permanents : illusions de couleurs. Aimerais-je admirer le soleil de minuit qui tient en éveil les gens du Nord pendant quelque temps ? Mon interprète me dit avoir joui de celui de Leningrad pendant une journée (une nuit blanche, que dire ?) merveilleuse. Chaque pays a ses miracles. Je ne regrette pas les couchers de soleil au-dessus de mes fleuves. Le Mono ou l'Ouémé, mes cascades et mes chutes : le Kpimè et l'Attacora. Mais je refuse de me laisser séduire par ces spectacles inoubliables de l'U.R.S.S. Je me laisse envahir par ce ciel bleu mais je renonce à la « douceur d'aller vivre là-bas... ».

Voici un groupe de touristes français. On les reconnaît toujours à leurs bavardages interminables. Ils nous suivent traînant leurs petites valises.

Chacun cherche son compartiment selon le numéro du billet. Pas de cafouillage. Tout est bien organisé. Pas de classe de 1^{ère} ou de 2^{ème}. Tout le monde est logé à la même enseigne : signe d'égalité sociale comme dans les avions russes.

Nous allons au café pour nous rafraîchir après la longue marche sur les quais à la recherche de notre cabine qui se trouvait à la tête du convoi. Il faut faire la queue. Partout, Tania s'arrange pour l'éviter bien que les Russes trop disciplinés et conscients de leurs droits ne supportent pas les tricheurs. (Un jour au café de l'aéroport, j'ai vu un moscovite apostropher une barmaid qui l'avait négligé au profit d'un « resquilleur »...)

Tania est au comptoir ; elle amasse sandwich, bière, limonade.

Un français s'informe :

— Elle est bonne, la bière ?

Silence.

— Elle est bonne, la bière ?

— Goûtez-y, vous verrez, répondit Tania.

— Ah mais, vous parlez français. Vous êtes de quel département... ?

Le Français prit notre bouteille et but à la régalaide.

— Suis pas tuberculeux, hein, précisa-t-il.

Puis s'adressant à moi, il s'étonna :

⁵⁷ Le titre de cette partie manquait dans l'original et a été ajouté dans la présente édition (N. éd.)

— Vous avez une interprète à vous tout seul ! Nous en avons un seul pour notre groupe.

* * *

Honte comme l'année dernière aux États-Unis : des hommes ont peiné, souffert pour changer la face de leur pays et celle du monde. Et nous ? Que faisons-nous ? Empêtrés dans nos querelles, nos prétentions et nos petites histoires de famille. Une famille de deux millions, divisée ? Et la fraternité se crée ici entre des centaines de millions d'hommes pour leur survie.

Herbes entassées ça et là. Des maisons de bois ou des immeubles modernes aux toits encombrés d'antennes de télévision. Des usines au bord des cours d'eau. Des paysages entièrement transformés par la main des hommes. De temps en temps, on voit surgir des sentiers inattendus des hommes chaussés de godillots portant des vestes de cuir qui marchent vers on ne sait où. Je sors de ma cabine pour observer de l'autre côté du couloir. Je découvre des ponts, des étangs, des champs immenses qui courent à l'infini.

Au petit matin, voici Leningrad, la ville d'art et des tsars, la capitale de la Russie européenne où l'on parlait français à la cour, ville artificielle, construite sur des marais et sur le sang de nombreux prisonniers suédois, des moujiks et de 150 000 terrassiers. L'Empereur avait ordonné : « Il est défendu dans tout l'Empire pour quelques années de faire aucune construction en pierre, quelle qu'elle soit, sous peine de confiscation de biens et d'exil en Sibérie. »

Pierre-le-Grand réquisitionna tout l'empire pour bâtir son paradis au bord de la Baltique. « Fenêtre ouverte sur l'Europe » (pour la Moscovie devenue la Russie) ; « Fille du génie de Pierre » (selon Pouchkine) ; « La Venise du Nord », le Petersburg aux magnifiques quais de granit devait susciter de nombreuses querelles...

C'est une lourde responsabilité de débaptiser les rues, les bâtiments et les villes. Dans certains cas, on tombe juste dans le sens de l'Histoire. Dans d'autres, on renie sa propre histoire.

Les révolutionnaires qui ont baptisé Leningrad l'ancien Petersburg ne convaincront jamais les vieux historiens et les habitants de la ville que Lénine est le bâtisseur d'une si belle cité. Lénine a fait mieux que bâtir des villes. Il a enfanté une humanité nouvelle.

Mais pourquoi avoir donné son nom à une ville qui est entièrement l'œuvre de Pierre-le-Grand, lui aussi à sa manière créateur de l'histoire et de la culture russe ?

En plein gare, on découvre un haut monument de Lénine dans l'attitude désormais classique du tribun pointant l'index droit au ciel. Attitude du prophète qu'un dirigeant africain d'illustre réputation adopta pour sa statue vivante. (Il eut le génie de tenir de la main gauche une canne de patriarche pour mieux s'appuyer sur son sol... Les siens ne l'ont pas reconnu⁵⁸).

Leningrad est fier de son Pierre-le-Grand. Les Bolcheviks ont épargné la statue exécutée par le français Falconet sur la commande de Catherine II.

Le bloc de granit me semble trop colossal aux dépens de la statue équestre sombre et simple. Attitude ambiguë, cible de maints détracteurs.

* * *

Hôtel Europe. Que de monde ! La réception prétend que l'hôtel est comble. Or une chambre m'était réservée par l'Union. Blatkine était désolé. Tania et lui parlementent avec les nombreuses dames de l'Intourist toujours débordées de travail.

On nous installe.

Puis nous sortîmes pour saluer Leningrad dans le brouillard du matin. Perspective Nevski, l'une des plus illustres avenues de la cité, l'Hôtel de ville devant lequel une haute colonne se tient toute seule sur un socle. La Cathédrale de Kazan devenue Institut de l'Anti-Religion. Très beau temple où le Président Sukarno pria lors d'une visite officielle⁵⁹. Blatkine me montre une maison qui servait d'Ambassade à l'Allemagne Nazi et une autre où Hitler envisager d'organiser des banquets en l'honneur de la victoire... À quoi ont servi les cartes d'invitation que le Führer avait distribuées à ses officiers ? C'est Leningrad victorieux qui a joui de la salle décorée. Nous sortons de la ville vers les usines des faubourgs modernes où des nombreux bâtiments regroupent les ouvriers et les sans-logis.

Mon guide distingue Leningrad de Pouchkine aux jardins ensoleillés, où tout est beau et gai, du Leningrad de Dostoïevski où tout est sombre et triste.

* * *

⁵⁸ Dogbeh se réfère au dictateur du Congo Kinshasa, Mobutu Sese Seko (N. éd.).

⁵⁹ Ahmed Sukarno (1901-1970), Président de l'Indonésie entre 1945 et 1967 (N. éd.).

Le champ des morts

Blatkin me conduit au cimetière de Piskarevo à quelques kilomètres de Leningrad. Je n'oublierai jamais.

Cimetière où ont été enterrés, entassés les uns sur les autres les résistants du blocus de Leningrad imposé par Hitler en 1941. Un grand champ semé de fleurs. Le champ de mars. À l'entrée brûle une flamme éternelle.

Mon émotion est d'autant plus intense que nulle croix ne signale les tombes. De temps en temps on voit une plaque anonyme et une date. Au cimetière d'Arlington il y a des croix et des arbres. Je fus moins bouleversé aux États-Unis.

Ici, l'immensité s'étale nue sur des corps inconnus. On diffuse discrètement de la musique funèbre. Des grands compositeurs Mozart, Beethoven... Tchaïkovski... Chostakovitch... (septième symphonie dite de Leningrad). Au bout de ce jardin stupéfiant, l'immense statue d'une femme qui tend les bras et semble dire : « Viens mon fils ... »

Mais le fils ne reviendra plus jamais.

Derrière elle, sur les murs, les extraits des plus grands poètes rappellent le drame, la nuit noire de tant de Léningradois.

Je n'oublierai jamais.

Les gens mourraient plus de faim et du froid, plus de maladies et d'incendies que des bombes allemandes. Dans sa solitude, une petite fille notait heure par heure, minute par minute les noms de ses parents qui périssaient, puis à la dernière minute :

« *Il ne me reste plus personne. Maman vient de mourir* » ...

Un poète chantait :

« *Plutôt la mort*

Nous ne rendrons pas

*Le Petrograd rouge ...*⁶⁰ »

Blatkin, l'un des survivants, me déroule des images qui hantent souvent son esprit. Pour se nourrir, pour boire en portion congrue, on faisait la queue. Un jour en arrivant, il constata que tous ceux qui attendaient sur le banc l'inaccessible portion ne se mouvaient plus... Ils étaient morts de froid...

⁶⁰ Paroles venant de la pièce patriotique *Raskinulos more chiroko* (La mer s'étend au large) écrite par Vsevolod Vichnevski, Vsevolod Azarov et Alexandre Krohn et montée au Théâtre de Leningrad en 1942 en pleine siège de la ville par les troupes allemandes (N. éd.).

Je n'oublierai jamais.

Personne n'oubliera jamais.

À Leningrad une ceinture d'arbres symbolise la limite du blocus. Un fonds est ouvert pour construire un monument aux victimes du blocus.

À la sortie du cimetière, j'avais la nausée.

Je dus prendre un bon cognac pour me sentir encore un homme.

* * *

Visite à la *maison des Écrivains*. Vaste propriété plus attrayante qu'à Moscou. Située au bord de la Neva : on voit les bateaux passer sur le fleuve ; les enfants jouent sur les quais. Au loin se détache la grande antenne de télévision haute de 320 mètres. Blatkine dit que c'est leur tour Eiffel mais plus haute.

Promenade dans l'immeuble, propriété d'un ancien riche. Grande salle aérée – tableaux accrochés au mur.

Nous allons au café-restaurant. Les servantes fermaient. Vlad me présente et commande un tas de choses. Les gros mangeurs pourront-ils tenir la gageure en Russie s'ils refusent de faire comme les Romains ?

Nous discutons de littérature. Vlad me donne des informations sur leurs activités, sur la littérature, les thèmes actuels. Je les résume par cette interrogation :

Moi comme écrivain,

Toi comme lecteur,

Lui comme héros de l'œuvre,

Que faisons-nous pour changer le monde ?

On se rappelle la question fondamentale lancée par Gorki au début de la Révolution menacée : (sabotage, espionnage, contre-révolution) : *avec qui êtes-vous, Maîtres de la culture ?*

* * *

*Visite du Palais d'été des Tsars russes (Peterhof)*⁶¹

Les tsars vivaient bien au paradis terrestre.

Quel maudit peuple les en a chassés ? Après l'assassinat impitoyable de la famille impériale à Tsarskoe reste-t-il encore des descendants pour revendiquer toutes ces richesses, comme le font les familles royales chez

⁶¹ Nom allemand que les Bolcheviks ont gardé en le russifiant : *Petrodvorets*. (Note de l'écrivain)

nous réclamant palais, champs et tam-tams ? Que sont devenus les nobles courtisans des temps jadis ? ...

Longues allées fleuries tracées jusqu'au fleuve Neva où le roi et la reine s'embarquaient pour leurs tournées romantiques, fontaines mythologiques procurant la fraîcheur permanente par la bouche des dieux. Partout des jardins d'un beau vert rehaussé par mille teintes de fleurs et de bosquets ... Le roi s'amuse... Voici des fontaines et des kiosques mécaniquement commandés : ils peuvent faire la pluie et le beau temps. Le jeu consiste à sauter d'une allée à l'autre sans se faire mouiller selon le bon plaisir d'un petit démon caché dans les bois ... Le roi s'amusait avec les plantes et l'eau ... En été.

En hiver au bord de la Neva la vie impériale se déroule dans un grand Palais, temple de l'art qu'on passerait des mois à visiter. L'Ermitage, nom français donné au Palais, est un musée célèbre dans toute l'Europe et le monde dit civilisé. Il faut être disponible pour mieux jouir du spectacle : s'étonner des jardins suspendus de Catherine II, admirer la réplique d'une galerie du Vatican ou les innombrables tableaux des maîtres ornant les murs, les sarcophages égyptiennes ou la grande carte de l'U.R.S.S. étincelant de pierres rares ramenées de toutes les républiques. Contrastant avec la pauvreté de certains musées moscovites, l'Ermitage abrite des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Titien, du Greco, de Rubens, Picasso, Matisse, Rembrandt ... C'est une profusion de couleurs et de formes qui s'enchevêtrent ou s'ordonnent à travers les siècles. Un élégant portrait de Voltaire trône dans l'une des salles. On sait que le vieil écrivain philosophe s'intéressa longtemps à la Russie et que sa bibliothèque fut achetée en bloc par Catherine II. L'Ermitage est le résumé de l'histoire de l'antique Russie et de ses contacts avec l'Europe. Les Bolcheviks qui l'ont épargné comme la plupart des églises et des monuments ont épargné une partie de leur âme. Quelle chance que ni le croiseur Aurora braquant ses canons révolutionnaires sur les murs, ni le blocus et les bombardements nazis n'aient détruit ce musée grandiose, unique au monde.

24.8.66 – À 18h30, visite au poète Victor Sosnora et au peintre Michel Koulakov. Une occasion d'admirer les nouveaux quartiers. Ensembles construits pour les agents des coopératives avec parcs, kiosques pour enfants, et jardins viviers coopératifs que les ouvriers eux-mêmes mettent en valeur pour leur propre compte.

Occasion de voir aussi le nouveau pont sur la Neva. Il y a dans la ville presque 350 ponts. Les Français et les Italiens sont fiers de leurs quais. Les Léningradois aussi. Leningrad n'est-elle pas la Venise du Nord ?

Le peintre me montre quelques toiles. Je me suis tout de suite senti proche de lui. Il fut beaucoup touché par mes appréciations. L'art n'est pas une photographie de la réalité. L'Afrique aura donné cette leçon au monde.

Certains envoient Picasso au pilori à cause de ses mystifications et ses jeux d'enfant. Mais y aura-t-il un grand artiste qui aura transformé le monde des couleurs et des formes autant que lui ! Qu'on examine le mobilier moderne et l'architecture, même en U.R.S.S., on saura que malgré l'autodafé officiel qui brûle cet art de bourgeois, l'influence fait du chemin. Chagall et Kandinsky ont conquis publiquement leur gloire en France et aux États-Unis par leurs innovations audacieuses. Mais pourquoi ferme-t-on la porte à l'art abstrait dans leur propre pays ! Je n'ai vu que de rares tableaux modernes dans les musées et les expositions (quelques Braque et quelques Léger ...).

Il m'offre des toiles à choisir. J'ai pris une illustration de don Quichotte fonçant sur les moulins à vent. Aventure ridicule mais la nôtre dans l'effroyable solitude moderne !

Koulakov fait de l'art abstrait : des collages et des masques. À son chevet veille un crâne humain articulé et accroché au mur. Il me sort une série d'illustrations qu'il prépare pour une édition de la *Divine Comédie* de Dante. C'est lui qui a illustré *Triptique* de Sonsora. Il m'ont offert le livre de poèmes. J'ai bu de la Vodka, mangé des saucissons. La femme du peintre s'était réfugiée à la cuisine où elle attendait seule, discrète. Nous parlons peinture et Michel a évoqué des souvenirs. Je lui ai rappelé le spectacle que j'avais vu ce matin au cimetière. En 1941, j'étais petit écolier, je souffrais. Je ne savais pas que d'autres souffraient plus que moi, et qu'un jour je viendrais à Leningrad voir la trace des choses horribles perpétrées par les Nazis.

L'atmosphère est devenue triste. Chacun a vidé d'un trait sa vodka. On se regardait. Moments de glace.

Ils m'ont demandé de dire un poème. Sans souffle, je récitai mon poème « Anathème ! » « *Anathème, l'homme immonde qui hait la paix et l'amour pour aimer la guerre et la haine...* » Tania a traduit. Michel délirant, presque fou, bondit dans un couloir, fouilla un tiroir puis me noua au cou un drapeau rouge qu'il disait être son ami, son objet le plus précieux.

Académie Pouchkine, Section Folklore

Mercredi 26.8.66 – On sait la richesse du folklore russe et quelle savante inspiration les meilleurs compositeurs en tirent pour le ballet et la musique classiques. À Leningrad, la section des enregistrements du folklore et des études annexes, utilise une quinzaine de personnes (dont quatre docteurs en sciences philologiques, des musicologues, d'autres techniciens).

C'est une femme qui prit la première initiative. Elle parcourait le pays pour enregistrer des chants. J'essayai de soulever le vieil appareil à enregistrer sur rouleau de cire qu'elle utilisait... C'est lourd... et encombrant. Pourtant Mme Liniova le traînait dans ses nombreuses pérégrinations : la foi des pionniers est toujours puissante et victorieuse. Le musée conserve avec piété ses rouleaux enregistrés. Liniova voyagea dans plusieurs pays slaves, édita des recueils de chansons russes, fonda aux États-Unis le chœur des émigrés russes⁶².

Aujourd'hui, l'institut est doté d'appareils modernes d'enregistrement. J'écoute pendant une demi-heure quelques chants enregistrés au cours de différentes cérémonies et fêtes populaires : fiançailles, Noël, etc.



Fermes d'élevage de porcs dans le kolkhoze « La voie de Lénine » à Viriatino (région de Tambov).

⁶² Il s'agit d'Evguénia Liniova (1853-1919), qui était également militante de la gauche contre le régime du tsar (N. éd.).



La cueillaison des feuilles de thé dans le sovkhoze « Inguirski » (Géorgie, Caucase).

Un virtuose du violon m'éblouit. Le spécialiste m'explique les thèmes :

Le musicien reproduit les différentes émotions des gens lors d'un mariage : angoisse des parents de voir leur fille partir chez un inconnu ; joie des fiancés et, à la fin, allégresse générale. Le vieux musicien souïl, laissa bruire son imagination débordée ; le violon parlait et racontait tout... fidèlement. Cet instrument mélodieux me semble trop mélancolique.

Mon tuteur en jouait et j'en ai gardé depuis mon enfance cette impression triste.

Échanges sur des multiples questions :

— Comment procéder correctement à l'enregistrement sur le terrain, compte tenu des bruits et d'autres inconvénients locaux ?

— Comment isoler et sauver les paroles ? (utilisation de sténo et de code précis pour les transcriptions pendant les expéditions folkloriques).

— Y a-t-il comme en Afrique (études de J. H. Nketia au Ghana⁶³) une différence entre la gamme populaire et la gamme classique européenne ?

La section est riche d'environ 15 000 trésors y compris les dons de particuliers et les copies d'archives sonores récupérées pendant la guerre.

Tania, mon interprète, demande à écouter quelques variétés françaises en particulier Brassens.

Je ne sais quel impossible amour la lie à ce troubadour dont elle murmure à longueur de journée les chansons poétiques et réalistes.

— Vous connaissez celle-là ?

— Non, c'est dommage, je l'avoue.

— Quoi, vous avez fait vos études en France et vous ne savez pas ces chansons de Georges Brassens !

— Chacun a son goût. Je connais quelques airs (*Le parapluie...*) et une seule chanson encore qu'imparfaitement : « *Il n'y a pas d'amour heureux* » sur des paroles d'Aragon.

Tania me révèle mes insuffisances et les lacunes d'une formation abstraite et désincarnée... C'est la faute des maîtres et des livres !

Je m'intéresse au folklore de mon pays. Je suis d'un lointain village des bords du Mono – fleuve désormais connues au-delà de nos frontières par les chants de G. G. Vickey⁶⁴, nos poèmes et par un plan révolutionnaire de mise en valeur de sa vallée par les gouvernements Togolais et Daho-méens, symbole de la future Union du Bénin⁶⁵.

Certains déracinés ont honte de leur folklore. Pour eux, ce mot désigne aujourd'hui une pacotille culturelle qu'il faut détruire. C'est nous détruire nous-mêmes.

⁶³ Joseph Hanson Kwabena Nketia (1921-2019), compositeur, musicologue et professeur des universités (N. éd.).

⁶⁴ Gustave Gbénou Vikey (1944-2013) chanteur et compositeur béninois (N. éd.).

⁶⁵ Dogbeh se réfère à la mise en valeur de la vallée qui est parcourue par le fleuve Ouémé au Bénin (N. éd.).

J'en discute avec de nombreux poètes tant et si bien qu'à Bakou, le poète Gamsatov me surnomme *Folklore*. Il ne cessa de me conseiller avec fierté :

– Créez un alphabet pour chacun de vos peuples. Qu'ils écrivent dans leur langue. Vous n'aurez pas de problème de folklore à sauver. L'U.R.S.S. a dépassé ce stade. Essayez.

Problème toujours actuel en Afrique. Maints intellectuels ont prôné la scolarisation ou l'alphabétisation en langues locales. Certains pays le font déjà (Ghana, Togo, Nigeria). Ailleurs le choix est délicat à moins de les choisir toutes et d'enfermer les petites communautés sur elles-mêmes. Problème politique. Mais aussi des exigences pratiques doivent être étudiées : avec quel matériel fournira-t-on le matériel de lecture (journaux et livres) aux nouveaux alphabétisés ? Ces derniers s'y intéresseront-ils ?

Toutes ces considérations ne constituent pas un handicap sérieux. Le problème essentiel est qu'une volonté nationale décide de sauver les cultures originales du pays. Dès lors tous les cadres se consacreront à la longue au folklore et à l'alphabétisation.

Le train des enfants

Un train entièrement commandé par des adolescents (filles et garçons), sous la responsabilité d'un cheminot adulte détaché pour les initier à la mécanique. Le chemin de fer long de 4 km environ est situé en banlieue. Toutes les opérations sont exécutées par les enfants. Voici le chef de gare qui vérifie tout au contrôle automatique, informe les autres stations par téléphone, puis donne le signal. Un bambin siffle, agite le drapeau, un autre passe de voyageur en voyageur, et perfore les tickets. Un aiguilleur est prêt sur la voie. Les enfants prennent leur responsabilité, chacun à son poste. La sécurité des voyageurs dépend d'eux. Quelle bonne leçon précoce. De nombreux enfants accompagnés de leurs parents viennent prendre le train d'une gare à l'autre. C'est un jeu. Peut-être une récompense. Je suppose que les adultes citent les petits cheminots en exemples à leur progéniture pour exciter leur appétit et leur désir d'apprendre et de vite grandir.

L'une des gares est dotée d'une salle aménagée où les enfants peuvent lire et jouer. Belle éducation en plein nature. J. J. Rousseau ne louerait-il pas le régime socialiste ?

Les enfants ont aussi leur coin au Palais des pionniers. Quand les grands s'activent à monter ou démonter la grande carcasse du *spout-*

nik que le cosmonaute Youri Gagarine leur a donnée, les petits peuvent s'adonner à différents jeux.

L'enfant est roi dans ce pays. Et lui aussi est toujours prêt à servir sa patrie. Dès le jeune âge, il est intimement mêlé aux activités des adultes. À Bakou, tous les écrivains étrangers ont été impressionnés par la marche militaire des jeunes pionniers dans la salle même de la conférence et les brefs discours humanitaires qu'ils ont prononcés. C'était merveilleux. Mais au fait, quand débute l'âge adulte dans un pays si organisé, où chacun participe à l'édification d'un monde nouveau quel que soit son âge ?

Récital Tzigane. On ne peut juger une communauté sur un seul spectacle. Je suis un amateur de musique tzigane tout au moins sous sa forme espagnole : le flamenco. La comparaison tue l'amour. La comparaison a tué mon plaisir. J'ai la conscience tranquille : mon interprète m'assure que c'est un piètre récital. Malgré la danse endiablée de la fin où les bottes résonnaient en cadence sur le plateau. Malgré la virtuosité de la grande dame qui abandonna sa guitare pour le piano. Je m'attendais à trouver le grand jaillissement sonore, les sanglots douloureux de la musique bohémienne andalouse. Vice de raisonnement. Je me trompais. Un peuple s'incarne dans son milieu de vie : les Tziganes russes parlent russe et ont russifié leur musique. Ils ne vivent pas dans des roulottes ou dans des taudis comme en Europe. Ici ils sont citoyens à part entière. Ont-ils perdu leur génie ?

Je n'ai pas de chance. C'était le seul spectacle que j'ai vu dans ce pays qui vit de spectacles. Au « Lac des Cygnes » de Tchaïkovski, l'hôtel nous apprit en dernière minute qu'il n'était plus possible de louer des places. Le spectacle valait son pesant d'or. Dommage.

Au théâtre des enfants à Moscou se préparait une grande pièce de Pouchkine. Le décorateur et le metteur en scène m'y avaient invité. Nos obligations de dernière heure m'en ont empêché. Je n'aurai vu que le décor fantastique illustrant le conte du grand poète.

Radio scolaire de Leningrad

Elle existe depuis 10 ans. Quelques titres d'émissions : « L'aube des pionniers » ; « La beauté de la vie ». Ces émissions sont animées par les enfants eux-mêmes. Les thèmes de l'émission sont envoyés aux clubs de chaque école. Ces derniers les préparent en rassemblant la documentation et le matériel nécessaire : un rédacteur et un artiste de la Radio les guident.

« Composez avec nous ». Cette émission réunit des écrivains : un auteur commence à lire un de ses manuscrits. Il ne finit pas. Les élèves sont invités à imaginer la suite du livre. Ils envoient leurs rédactions à la Radio qui diffuse les meilleures d'entre elles. Parfois des tables rondes sont organisées entre jeunes élèves sur l'art, la littérature et la poésie.

« Club des Capitaines » : émissions d'aventures (Tartarin de Tarascon a obtenu un grand succès).

« Le Conservatoire des goûts » : initiation esthétique pour les enfants de trois à quatre ans (Jardin d'enfants). Il existe de nombreux chœurs d'écoliers qui exécutent un répertoire varié : folklore ou chansons écrites spécialement pour eux. J'en écoute quelques-unes. La traduction de l'une d'elle m'a amusé : « Les médecins sont venus à l'école pour la vaccination. Tous les bambins jurent qu'ils ne pleureront pas. L'un d'eux en particulier prétendait être plus brave que les autres. Dès que la séance s'ouvrit, c'est lui qui se mit à pleurer le premier ».

Émissions médicales : Comment prévenir les maladies.

« Nous sommes des adultes » : émission destinée aux jeunes durant laquelle ils discutent d'art, de littérature.

Radio-télévision scolaire

Pour les petits écoliers et les élèves : On anime des marionnettes grâce à des scénarios mettant en scène des héros permanents. Contes instructifs pour apprendre aux enfants la conduite à tenir dans différentes situations (dans la rue, à l'école, en famille).

Pour les enfants plus âgés : La télévision filme et commente scènes de la place publique.

Émission scientifique pour donner goût aux enfants.

Émission d'économie politique. Cette initiation profite des grandes manifestations nationales pour attirer l'attention des élèves sur les grands problèmes économiques : on sait que l'U.R.S.S. est le pays des Plans à long terme. De bonne heure, les élèves y sont initiés.

Le « Train joyeux » : Distraction pour les enfants et panorama des activités. Spectacles créés et animés par les enfants eux-mêmes (Opéramarionnette, film-marionnettes sonorisés par les enfants eux-mêmes).

Leningrad

Je m'étonne de la facilité et la rapidité avec lesquelles je rédige mes notes ici. Ma plume court sur le papier. Quelle peine, quelle lourdeur éprou-

vais-je en Afrique pour écrire la moindre page ! Il me fallait du courage et une volonté de fer. Je travaillais debout ...

Depuis huit ans, on ronge son frein. On tourne et retourne des projets. Je jette et déchire les ébauches qui n'avancent pas. On ne va pas plus loin, faute de soutien et d'une fermentation intellectuelle qui vous tiennent en haleine et vous harcèlent. L'esprit meurt sur notre sol.

Le milieu africain est un éteignoir. Pourquoi laisser quelqu'un exprimer ses idées ? Lui, il travaille avec sa tête. Il faut la lui couper. D'ailleurs, combien de gens s'intéressent à ce genre de travail. Une minorité. C'est une curiosité. Une occasion de vous lorgner.

A-t-on remarqué qu'en dehors de Birago Diop, Bernard Dadié, la plupart de nos écrivains africains sont des gens résidant et écrivant en France ? Sur le continent, seuls le Ghana, le Nigeria, le Cameroun voient fleurir une littérature qui n'attend pas ses moyens de la « métropole ». On peut incriminer le climat. Quel bonheur que le froid. Je jouis du froid comme d'un bon remède. J'écris abondamment. Si j'ai trop froid, il y a cette bonne vodka que j'ai appris à avaler d'un trait. Et ça fouette les nerfs. Est-il étonnant que les Russes écrivent tant de livres ? Effet de l'alcool : il n'est pas négligeable ; il contribue à donner l'élan et l'inspiration. Vieille recette parmi les paradis artificiels.

Forces obscures...

De retour de Leningrad nous devons repartir le lendemain matin à 6 heures pour Bakou. À l'hôtel je me demandais comment me réveiller assez tôt pour serrer mes affaires : je priai mon interprète de me téléphoner dès son réveil. Aucun de nous n'était sûr de se lever à l'heure fixée ...

Je posai ma montre-bracelet sur la table de nuit en me murmurant qu'à 4 heures précises je devais être debout.

Puis je m'endormis vers minuit après avoir lu quelques poèmes. Sommeil profond grâce à la fatigue de la journée et au froid subit qui s'est installé sur Moscou.

Je me réveillai en sursaut : il était exactement 4 heures. Quelle ponctualité du corps ! Ou quel hasard ! J'en fus surpris. On a écrit tant de choses sur les « forces obscures » de l'inconscient, l'autosuggestion, la télépathie et d'autres phénomènes psychiques qui nous échappent encore malgré les savantes recherches des psychologues américains et l'explication mécaniste de la réflexologie pavlovienne. Ces forces sont assez capricieuses ...

Après la conférence de Bakou, le retour à Moscou devait se faire aussi très tôt le matin. Je priai Tania de me réveiller à 5 heures. J'avais encore réglé mon corps sur 4 heures. Cette fois, échec total. C'est le coup de téléphone de Tania qui fit mon salut. Mes fonctions psychiques ont dû être engourdies par la chaleur horrible de Bakou et le programme écrasant de notre séjour.

BAKOU

Réception grandiose dans le vaste palais de marbre. Le maire de la ville porta plusieurs toasts. Les tables étaient remplies de caviar, de rôtis et de fruits. La boisson coulait à flots. Malgré ces repas pantagruéliques, les habitants sont loin d'être des sybarites. C'est curieux. Gaîté mélancolique de la musique arabe : quelques sirènes vêtues de gaze mimaient des aventures galantes. La mer Caspienne illuminée dressait à l'infini sa longue moire étirée. La nuit tombait sur la colline. Au ciel brûlaient les étoiles : la lumière divine complétait la féerie des fils du Levant. Un grand monument de Kirov domine le panorama⁶⁶. Que ne suis-je oiseau. Je me percherais là-haut tous les soirs pour contempler ce paradis immense.

La mer Caspienne est à 26 mètres au-dessous du niveau de la mer Noire. Bakou, la ville du pétrole, est bâtie sur les parois de la cuvette.

Une inquiétude obsède les habitants : comment empêcher le retrait des eaux constaté depuis de nombreuses années. Malgré l'apport de la Volga, la mer Caspienne ne cesse de se rétrécir. Les hydrologues de l'U.R.S.S. et les simples citoyens imaginent déjà des astuces pour vaincre la nature de ce côté-là. Peuple inventif.

Entretien avec C. Simonov⁶⁷

Le poète me raconte comment il est venu à la littérature. Ouvrier, il s'occupait du journal de l'usine où il travaillait. Un jour ses camarades lui ont dit : « Tu écris bien, tu devais te consacrer à la littérature ». Et c'est ainsi qu'il a fait ses premiers pas dans ce domaine anciennement réservé aux fils de riches.

Après la Révolution, on constata un engouement général pour la littérature. Beaucoup de jeunes auteurs envoyaient leurs manuscrits à des écrivains pour demander conseil. On leur en donnait et leur indiquait les ouvrages à consulter pour augmenter leur culture et améliorer leur style. Beaucoup d'usines ont créé leurs cercles culturels au sein desquels les ouvriers pouvaient bénéficier d'une éducation personnelle. À l'Institut

⁶⁶ Homme politique soviétique, Sergueï Kirov, né en 1886 et assassiné à Leningrad en 1934, avait également été le chef du Parti communiste en Azerbaïdjan (N. éd.).

⁶⁷ Constantin Simonov (1915-1979), poète, écrivain et rédacteur en chef des revues littéraires *Novyi Mir* et *Literatournaïa gazeta* (N. éd.).

Gorki, des personnes salariées lisaient les manuscrits, corrigeaient les fautes. De ces manuscrits on publiait un choix des meilleurs morceaux.

« On me retourna dix fois ma copie ... Nous organisons des soirées où nous lisons des poésies ... L'un de mes poèmes avait plu et il a été publié. Aujourd'hui cette époque représente pour moi une grande aventure ».

À l'Institut Gorki, qui existe depuis trente ans, se formaient tous les passionnés des lettres. Les cours du soir duraient deux ou trois années. Après cette formation, on pouvait être collaborateur littéraire et travailler dans les journaux. Quelques grands écrivains soviétiques sont sortis de cet Institut. L'Institut organise des séminaires de sept ou huit personnes, assure aussi des cours par correspondance aux frais de l'Union des Écrivains. Les stages se font en russe et dans les autres langues nationales.

L'Institut avait le grand mérite d'exercer les écrivains à la traduction. Les écrivains y recevaient les cours en langue russe mais produisaient leurs œuvres en langue nationale. En effet, comme on le sait, les républiques de l'U.R.S.S. possèdent chacune leur langue propre. Quand une œuvre en langue nationale a du succès, elle est alors traduite en russe.

Atmosphère de la conférence

Il y eut beaucoup de discours dont les impérialistes firent les frais. Les idées furent généralement les mêmes : pourquoi ne pas réserver l'argent gaspillé pour la guerre à l'amélioration du sort de cinq cent millions d'illettrés. La Russie s'est toujours taillé la meilleure place dans cette lutte de la lumière contre les ténèbres selon sa tradition révolutionnaire. Le message lu de Mikhaïl Cholokhov m'a vivement frappé. Il reprenait l'idée essentielle du réalisme socialiste : l'écrivain doit exposer les problèmes urgents du monde. L'humaniste est celui qui aide les hommes à liquider l'ennemi. Chaque écrivain doit donc définir son attitude vis-à-vis des problèmes sociaux.

Certains conférenciers furent longuement applaudis en raison de leurs expériences : l'écrivain nord-américain Joseph North, qui a eu le courage de flétrir son pays empêtré dans la guerre du Vietnam, et surtout le poète turc Nazim Hikmet, communiste notoire qui fit plusieurs fois la prison à cause de ses idées politiques⁶⁸. Ce dernier ridiculisa ses tortionnaires en présentant de façon comique les raisons de ses arrestations et de ses

⁶⁸ Il ne s'agissait pas de Nazim Hikmet, mais de l'écrivain et humoriste Aziz Nesin (1915-1995) (N. éd.).

détentions injustifiées ; Youri Foniakov⁶⁹, poète géorgien qui a passé un long séjour au Vietnam et qui a vécu les atrocités de la guerre, bombardements, incendies d'écoles et de dispensaires, a soulevé l'émotion de l'auditoire en montrant de bric-à-brac de chaussures et de vêtements d'enfants tués qu'il gardait en souvenir de son voyage de reportage.

Le Président donnait la parole quand et à qui il voulait. Depuis deux semaines on m'incitait à écrire une intervention. Au départ du Dahomey, je n'avais pas été prévenu du déroulement d'une telle conférence. D'ailleurs, au nom de qui devrais-je parler ? J'étais venu en U.R.S.S. en tant qu'individu invité par l'Union et non en tant que représentant de quoi que ce fut. À la tribune, je m'étais donc borné à dire qu'en Afrique surgissait depuis une quarantaine d'années une littérature de protestation contre toutes les injustices et les humiliations. Puis je terminai par la lecture de mon poème « Anathème » qui eut l'heur de plaire : il sera traduit et publié dans une anthologie.

* * *

Un jour avant moi, la parole avait été donnée à un jeune diplomate guinéen qui fit une longue intervention politique sans originalité, émaillée du galimatias⁷⁰ anti-impérialiste déjà vieux d'une cinquantaine d'années. Ne pourra-t-on jamais renouveler ce langage austère pour flatter un peu l'oreille. Nous sommes à une conférence d'écrivains !

Il avait fait son discours sans m'avoir consulté. Le lendemain matin où j'étais invité à dire quelques mots à la tribune, ce diplomate africain me pria de ne rien dire qui contredise ses thèses. Démarche gauche et irritante d'un révolutionnaire ignorant la présence de ses compatriotes. Il avait pris fait et cause pour les Russes dans le conflit idéologique qui les oppose à Pékin. Ce n'en était ni le lieu ni le moment. Je lui fis donc savoir que j'assistais à une conférence d'écrivains et que mon intervention non préparée et non commandée serait strictement une information sur la littérature négro-africaine... Je ne mêle pas les torchons et les serviettes. La salade politique qu'on sert à tous les coups me dégoûte. Elle ne nous a

⁶⁹ Ilya est le correct prénom de l'écrivain et poète Foniakov (1935-2011), qui était également journaliste et traducteur du vietnamien. Foniakov était de nationalité russe (N. éd.).

⁷⁰ Lénine parle quelque part de ces « redites du marxisme, fastidieuses, arides... qui dominent dans notre littérature et qui (inutile de le cacher) déforment souvent le marxisme ». (Note de l'auteur).

pas encore guéris de nos maux. La faim du ventre et de l'esprit. Je refuse d'être dans le vent. Les progressistes en diront ce qu'ils voudront.

Harcelé pendant des jours par mes amis de l'Union des Écrivains, j'avais voulu faire une intervention assez brève ; ce fut la déclaration que voici :

« En l'an 1966

Nul être, nul peuple au monde n'a plus le droit de tenir sous sa domination des hommes qui ne demandent qu'à vivre en paix sur la terre, à faire leurs propres expériences de la vie et du monde. Nul peuple n'a plus le droit au nom de quoi que ce soit d'imposer sa doctrine aux autres.

Le colonialisme est mort.

Le colonialisme doit définitivement mourir.

Nous sommes au XX^e siècle, n'est-ce pas le siècle de la fraternité et de la solidarité internationales. Honte à qui veut revenir aux temps féodaux, honte à qui veut réinstaller aujourd'hui l'esclavage et la tyrannie.

Le colonialisme est bien mort.

Mon pays le Dahomey est sur le qui vive. Il a déjà dit non à toutes les nations qui exploitent encore d'autres peuples. Il a dit non au Portugal qui mène une guerre sans merci en Angola, au Mozambique, en Guinée-Bissau pour maintenir son ignoble régime de domination. Mon pays a dit non au Portugal en le renvoyant de l'enclave qu'il occupait sur notre sol déjà libre.

En l'an 1966

Nul être au monde

Nul peuple au monde n'a plus le droit de tuer pour imposer sa domination

Au siècle de la fraternité et de la solidarité internationales ».

* * *

Proverbe arménien :

« Prends avec toi le feu, même si tu vas vers le soleil ».

La publicité

La conférence durant, nous étions envahis chaque jour par les photographes et les cameramen. Les étrangers étaient les grandes vedettes. Cela pourrait être normal si c'était leur faire honneur. Mais une habile propagande consistait à les présenter comme les délégués authentiques de tous les écrivains du monde.

Les gens de couleur, promus vedettes, étaient souvent priés de poser avec des camarades soviétiques, en admiration devant des expositions de livres ou des échantillons de l'artisanat local. Les grands journaux d'Azerbaïdjan consacraient leurs pages à la conférence : de larges extraits y étaient étalés sous la photo ou le croquis vivant de chaque orateur. Beaucoup de dessinateurs venaient dans la salle croquer des silhouettes.

La télévision braquait ses caméras sur les orateurs dont les interventions étaient bien scandées en termes de véhémence protestation contre la guerre du Vietnam et contre l'impérialisme, le colonialisme et le néo-colonialisme. Que d'interviews !

Une journaliste m'accroche ; nous parlons longuement littérature. Pourquoi tient-on là-bas que toute littérature soit politique ? Je dis que dans nos villages les citoyens inventent librement et selon leurs inspirations des chants religieux, lyriques ou guerriers. Je crois que politiser la création artistique tarirait irrémédiablement certaines sources. Nous avons déjà trop perdu de chefs-d'œuvre dans l'autodafé de la « mission civilisatrice » pour qu'aujourd'hui on nous impose à cor et à cri une littérature à sens unique. Malgré mes justifications, la journaliste me ramène encore à l'art engagé et repousse toute littérature libre à choisir ses thèmes pour décrire le drame humain.

Je fus convié à citer des contes ou des légendes de chez nous dont la conclusion pourrait être la victoire des faibles sur les forts. Je chercherai en vain. Je ne pus m'en souvenir. Mais je connaissais l'existence de tels contes où la fourmi et l'araignée, faibles animaux, arrivent toujours par la ruse à vaincre leurs ennemis. Il existe aussi des contes sur le thème des orphelins qui finissent par retrouver une vie royale après avoir été longtemps maltraités...

Séance de cinéma

Au début : un documentaire sur l'art de la danse et du ballet. Utilisation intelligente des traditions nationales. Tous les enfants apprennent à danser, à chanter des thèmes du folklore de chez eux. Ils savent ce qu'ils font et le vivent.

Quelle ridicule habitude en Afrique d'exécuter des rondes de Provence ou de Bretagne alors que nos villages vivent de poésie dynamique du matin au soir au rythme des tambours. Certains de nos élèves commencent heureusement à réagir.

Je n'ai pas pu supporter les documentaires sur la guerre du Vietnam. La guerre révolutionnaire : faire tout pour démoraliser l'adversaire. Tous

les avions bombardiers sont des avions U.S.A. On les voit s'écrouler en flammes dans les lagunes. Les guerriers vietnamiens trottaient d'un marais à l'autre ou se tapissaient sous les roches au bord de l'eau.

Rizières inondées. Je suis surpris de l'effet des gaz toxiques : des animaux mourant sans raison ; les récoltes dépérissent ; les membres des enfants s'atrophient, pantelants. Les écoles et les dispensaires sont détruits. J'avais les mains crispées, le cœur haletant. Est-ce possible ? En plein XX^e siècle, des hommes s'entre-détruisent au lieu de s'asseoir pour discuter et se comprendre. La guerre est devenue une mesure de la civilisation moderne. On respecte le pays capable d'en mener beaucoup à la fois. Il faut être de pierre pour ne pas être ému par ces enfants égorgés, ces vieilles personnes qui fuient de village en village à la quête d'un refuge introuvable. Il est impossible de rester indifférent à ces spectacles sordides. Il faut condamner ou approuver cette guerre. Il est difficile de l'approuver.

Evtouchenko : poète idole

La jeunesse soviétique a trouvé d'autres idoles : les artistes, les ballerines, les poètes-tribuns qui déclament leurs poèmes. Et ce peuple qui aime beaucoup la rhétorique écoute subjugué. Evtouchenko fait le tour des Républiques. C'est presque un poète officiel venu à la surface juste au moment où Khrouchtchev se noyait. Les gens disent qu'il a été lancé des pays capitalistes. Des journaux français l'ont « popularisé ». Il chante en harmonie avec la foule soviétique l'amour, la mort, la guerre, la victoire, la bêtise bourgeoise. Il m'avait dit plusieurs de ses poèmes avant que je ne l'eusse écouté aux différents récitals. C'est un bon acteur. Il tient le public par ses mouvements de tête, il sourit, puis s'approche du micro et termine sur un ton que le peuple applaudit toujours.

On lui adresse des billets sur scène. Il les prend, les lit, les commente publiquement, puis passe à un autre numéro.

Les pierres à pétrole (Neftianye Kammi)

Voyage à la ville artificielle construite sur la mer en vue de l'exploitation du pétrole. Quelques heures de bateau sur la Mer Caspienne, furieuse de livrer ses trésors... Le bateau accoste. J'examine les pilotis de la ville : Estacades d'acier, derricks, troncs de bois, morceaux de caoutchouc sont solidement fixés sous l'eau. Des trains et des poids lourds circulent sans inquiétude. Nous nous engouffrons dans un camion sous un soleil de plomb. Le chef d'équipe, ingénieur et héros du travail soviétique, nous fit

faire le tour de sa ville. Il nous montra la première petite case construite par les pionniers. Elle est maintenant devenue un Musée.

De très belles maisons à toiture rouge abritent les nombreux ouvriers qui ont sacrifié leur terre ferme pour venir conquérir l'or noir. Ils ont leur salle du cinéma et de jeux, leurs boutiques. On leur permet de temps en temps de retourner dans le foyer pour leur éviter la solitude et la nostalgie néfastes au bon rendement.

De part en part on voit apparaître à fleur de l'eau des pierres noires témoins des gisements, des roches ayant donné naissance au pétrole.

Réunion du Comité des écrivains afro-asiatiques

Sur la mer Caspienne

J'avais demandé à connaître les pays membres : je dénonce la discrimination inacceptable qui laisse de côté dans le domaine de la littérature un pan entier du continent africain. Seuls l'Algérie, la Guinée, le Cameroun y sont comme pays africains francophones. Est-ce possible ? Toute l'Afrique se proclame neutre mais les États sont divisés en socialistes et en capitalistes. Quel enfer pour nous d'avoir à nous ranger par rapport aux idéologies étrangères. Chacune d'elles veut absolument nous conquérir et nous maintenir dans son aire d'influence ...

Pendant la réunion du Comité des écrivains afro-asiatiques un malaise fut créé par le délégué du Japon à propos de la querelle sino-soviétique. Le Comité devrait-il prendre parti ? Que deviennent au sein du Comité les pays qui soutiennent la Chine ? Il semble que ce soit le cas du Japon lui-même : gêne pendant la longue discussion qui s'est instaurée entre le Président et le jeune délégué parlant américain avec un débit de mitraille. Au sein même du Comité planait déjà l'ombre d'une autre division. Les Russes ne disaient rien. Pour eux la bataille idéologique est gagnée d'avance. Je le crois aussi, depuis ce jour à Leningrad où Blatkin, qui venait de lire les journaux du matin, m'informe que les Chinois faisaient une Révolution culturelle et que de jeunes gens enrôlés dans la Garde Rouge jetaient dans les rues les disques de Bach, Mozart, Khatchatourian, Chostakovitch, brûlaient les livres de l'Occident jugés trop réactionnaires, coupaient les nattes des jeunes filles, badigeonnaient et défiguraient les chef-d'œuvre du passé chinois. Depuis ce jour-là, je pensais que la Chine s'était gravement mise au travers de la civilisation (ensemble des valeurs humaines accumulées par l'histoire). Si la Chine elle-même renie son propre passé, cela peut nous laisser indifférents, mais elle renie celle de l'humanité et de ses longs efforts pour se déga-

ger de l'animalité ; alors c'est grave pour nous tous. Un homme dans l'histoire eut cette folie. Heureusement qu'il fut arrêté dans son œuvre destructrice par un sursaut mondial. Verrons-nous la Chine remplacer l'Allemagne Nazie ?

Voilà le genre de problème auquel l'Afrique doit répondre. C'est devenu un poison qui corrompt les relations internationales. Malgré leur neutralité, la plupart des États africains ont choisi entre les points cardinaux pour s'orienter dans l'océan diplomatique entre l'Est et l'Ouest.

Je comprends la mise à l'écart des pays francophones. Mais j'ai bien peur que ce jeu-là ne nous relègue davantage dans les ténèbres, dans l'ignorance réciproque. Il faut se tolérer et bon gré, mal gré, respecter le choix des autres. À la conférence de Bakou l'un des messages lus (je crois celui de Cholokhov) nous avertissait qu'il n'y avait rien de plus triste que de se ressembler tous. C'est une idée-clé de tout humanisme. St. Exupéry la répétait. Pourquoi se retrouver seuls entre révolutionnaires ou entre modérés pour écouter des monologues lassants et peu féconds ? Refus de l'enrichissement mutuel et du salut.

Je souhaite que la conférence de Beyrouth rassemble tous les écrivains d'Afrique et d'Asie sans aucune discrimination⁷¹.

* * *

Soumgaït

Ville neuve fondée « artificiellement » dans le désert depuis 17 ans pour l'exploitation du pétrole et pour l'industrie lourde (aciérie, chimie, caoutchouc synthétique).

Au début, peuplée de quelques jeunes volontaires du Komsomol, elle compte maintenant près de 115 000 habitants. A un stade de 20 000 places et un gymnase. Elle possède déjà son infrastructure culturelle : six écoles secondaires, des écoles de musique, écoles techniques et de nombreux instituts de pétrochimie, d'automatisation, de recherche sur les maladies professionnelles, des bureaux d'étude et de projection ...

Nous visitons une usine. On ne me permet pas de prendre des photos. C'est dommage : je voulais photographier les différentes étapes de la fabrication des tuyaux d'acier utilisés dans les canalisations et les constructions. (À Porto-Novu, sur un chantier de notre quartier, un entrepreneur

⁷¹ C'est chose faite à la Conférence des Écrivains afro-asiatiques fin mars 1967. (Note de l'auteur).

montait et démontait rapidement un échafaudage en tubes d'acier : la scène intéressait vivement les enfants. Devant l'usine je croyais avoir l'occasion de leur retracer par l'image l'histoire de ces tubes.) Ma description sera malhabile. J'avais été abandonné par mon interprète. Il faisait horriblement chaud. Et de temps en temps une couche d'huile noire collait à nos mains. De fines gouttelettes d'eau nous embuaient les yeux... Voici le bloc de métal rouge qui surgit d'un fourneau. Une partie se détache, s'étire dans une rainure : une tige pénètre dans la colonne liquide et le tout tournait pendant quelques minutes. De lourds marteaux tapaient dessus ; l'eau chaude l'arrosait. Et devant nos yeux la gangue devenait un tube rouge tournoyant ; une série de fourches le soulevait et le confiait à un tapis roulant qui l'amenait vers d'autres postes de la fabrication. Nous le voyons partir. L'ingénieur nous expliqua après que le tube ira au contrôle automatique des diamètres, puis au refroidissement. Au bout de la chaîne, nous admirons les tubes toujours en mouvement sur une grande plate-forme.

Quelques ouvriers vont et viennent dans le grand hall au sol irrégulier. L'usine est construite sous terre. Aucune femme n'y travaille. On utilise les femmes pour les écoles, les usines textiles.

Le bruit nous assourdit. On étouffe de chaleur. Des ouvriers nous donnent des morceaux de chiffon pour le nettoyage du cambouis, du savon et des produits pour nous laver les mains.

Nous retournons faire une promenade en ville. Espace. Grandes allées bordées de jeunes arbres. Toujours des jardins. Des coins aménagés pour les enfants. Sur les murs, des inscriptions. Panneaux et affiches plantés au bord des trottoirs. Le spoutnik est un symbole. Il faut partir. Il faut démarrer, quitter la terre des anciens. Un jeune couple pointe son regard dans le futur. Son doigt de prophète montre la terre promise. Tout le monde doit savoir lire pour déchiffrer ces tableaux, ces symboles et s'y conformer. Quel culte du travail. Les photos des meilleurs ouvriers sont partout exposées. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui ont fait naître ce culte pour réaliser les plans que l'État lance à grands coups de publicité. On connaît le vocabulaire inventé par l'enthousiasme populaire : des brigades de choc (groupe d'émulation), les samedis socialistes (travail supplémentaire volontaire), les héros du travail que l'État décore et propose en exemples, comme meilleurs travailleurs (*oudarnik*). À la force et au courage physique des *oudarnik*, les stakhanovistes ont opposé une meilleure utilisation de la technique, une organisation scientifique du travail qui accroît le rendement.

À côté de ces exigences du travail soviétique, on a l'impression de s'amuser en Afrique et d'attendre que les alouettes nous tombent toutes rôties du ciel. Les cris d'alarme de R. Dumont⁷² restent actuels quand un artisan vous promet une livraison dans une semaine et qu'après un mois il est incapable de la tenir ; quand un dactylo passe une journée sur une page de lettre courante ; quand l'obtention d'une signature de routine vous fait revenir plusieurs fois au même bureau et supplier les agents, où allons-nous ? Quand nous disciplinerons-nous ? Quand comprendrons-nous comme le Russe que le temps, c'est de l'argent ? (dicton anglais !)

Il paraît que les puritains anglais vénéraient le travail parce que par lui seul, ils pouvaient faire leur salut et mériter le paradis. *Felix culpa*. La malédiction qui frappait le travail depuis Adam a pris un sens bénéfique et a favorisé « la révolution industrielle » dans les pays anglo-saxons. Quel mythe pourra nous sortir de notre apathie et de notre inconscience ? Malgré le soleil, malgré la pauvreté technique, l'Afrique devra se mettre au travail... Le mot d'ordre est lancé dans certaines capitales. Il faut qu'il opère le miracle africain.

Kirovabad

Visite de la tombe du poète Nizami⁷³. C'est la première fois que j'entendais parler de ce poète qu'en Azerbaïdjan ses compatriotes considèrent comme un grand poète. Il avait vécu dans l'ancienne Gandja (actuelle Kirovabad) de 1140 à 1203 et écrivit de nombreuses épopées romanesques. Tous ces poètes à découvrir dans le monde, pour la joie de l'âme au paradis de la parole !

Le maire de la ville nous prit en cortège. Sites exceptionnels de solitude et de méditation. De bon gré, je m'offris pour déposer au nom du groupe une gerbe sur la tombe du poète. Dans la crypte je fus séduit par les dessins en rosace et les frises arabes tracés au plafond. Quel bonheur pour un poète. Une haute tour de marbre en forme d'obélisque domine la tombe aux alentours décorés de sapin et de fleurs écarlates. Au-delà, s'étend un immense domaine de pierres et de sables. Belles heures que le poète persan a dû passer dans ces endroits romantiques pour écrire les *Amours de Layla et Madjnoun*...

⁷² Dogbeh se réfère à l'ouvrage de l'agronome français René Dumont, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1962 (N. éd.).

⁷³ Nizami ou Nezami Gandjavi, poète persan et auteur d'épopées romanesques (N. éd.).

La poésie soviétique tient sa richesse de plusieurs sources. C'est la chance pour un pays dont l'imagination utilise ses moindres mailles pour maîtriser la vie !

Nous reprîmes notre promenade en direction d'un lac de montagne, lieu de cure que le maire tenait à nous montrer. Je n'en fus pas déçu. J'ai peu voyagé dans ma vie. Mais aucun des paysages que j'avais vus ne m'avait tant impressionné sauf peut-être les *Murchison Falls* au Kenya. Le spectacle naturel est fantastique. Une pluie fine tombait. Notre chauffeur filait dans la route en lacets qui étreignait les montagnes. Devant nous, s'épalaient des immensités de terres labourées. On rencontrait des paysans costauds en bottes, suivis de quelques moutons géants. Des villages accrochés aux flancs des montagnes, quelques jolies maisons de bois : lieu de repos. Dans l'une d'elle est mort (ou est né, je ne m'en souviens plus) un scout allemand qui avait dénoncé l'hitlérisme et dont les exploits donnèrent lieu à un scénario célèbre.

Nous avançons toujours sous la pluie battante. Au bout d'un virage, la voiture s'arrêta près d'une fontaine. Il paraît qu'on doit s'y rafraîchir avant de continuer. Il pleuvait, il faisait froid. A-t-on idée de se laver la figure et les mains et de boire cette eau en un temps pareil. C'est de jeu. Tout le monde s'y conforme en plaisantant. Source de bonheur, source de jouvence ...

Le convoi s'ébranle encore.

En certains endroits la route donne des frissons : pentes abruptes, virages étroits. La moindre imprudence du chauffeur, et nous voilà dans le fossé. Je songe à maints accidents sur les anciennes routes allemandes du Nord-Togo : pendant nos vacances de jadis on nous a tant raconté d'aventures qui donnent la chair de poule.

Enfin, ouf ! Voici le lac !

Une cuvette d'eau bleue au sommet d'une montagne verdoyante.

Lieu de poésie et de mystère. Calme olympien. En Afrique on en aurait fait des lieux « hantée de présence divine ». Je ne doute pas que les habitants d'ici aient de même la tête remplie de légendes.

Étrange spectacle. Angoisse inexprimable ...

Quelle nouvelle Ophélie n'aimerait se mirer dans cette eau limpide, jouer avec les petits cailloux ou cueillir des fleurs sauvages ...

Ballade sur l'eau. Le moteur ronfle et trace des sillons fantastiques. Notre canoé tangué. Nous avons peur. Pourtant je sais nager, moi ! Pru-

dence ! Gare aux courants ! K. M.⁷⁴, un bantou sud-africain, disert et farceur veut se jeter à l'eau pour la belle Tania, romantique à souhait avec ses longs cheveux qui lui voilent le visage et sa tenue noire liserée de dentelles blanches...

Déesse surgie des eaux... K.M. veut donner son nom aux monts d'alentour. Les monts Tania. Dommage, un géologue a déjà bénéficié de cet honneur quelque part dans l'Union. Tant pis pour le sacre de Tania par le délégué des Bantous en lutte contre le régime établi sur leur sol.

À l'autre rive, au flanc de la montagne, nous nous empêtrons dans la boue. Il faut se donner la main pour avancer. Les talons pointus des dames s'enfoncent. Pauvres déesses. Que ne s'envolent-elles pas ! Le maire nous indique les points de convergence des nouvelles routes en projet qui amèneront les malades et les touristes au lac. L'Union des Écrivains n'oubliera pas de construire une maison de repos et d'inspiration pour ses nombreux artistes...

En regagnant l'autre rive, K.M. renouvelle son sacrifice élégiaque de la noyade pour mériter l'amour total de Tania. Là-dessus, une longue discussion s'engage entre les deux héros de roman : je sers d'interprète. K.M. parle anglais et ne connaît pas un mot de français, Tania parle le russe et le français ; elle saisit de rares mots d'anglais. C'est moi qui sers de pont entre ces deux mondes. K.M. insiste sur son idylle. L'échange amical tourne au vinaigre. Je refuse de traduire pour l'un ou pour l'autre des propos amers et blessants dans ce cadre de silence et de rêve, où l'âme devrait dire adieu à toute parole pour être en connivence avec le cosmos. Mes voisins s'ennuient gravement. Alors, pour couper court à la conversation, je fis les traductions. Tania scandalisée dit que ce n'était pas son genre et qu'ici l'amour ne se vend pas, chez eux en U.R.S.S.

K. M. plein d'indignation avançait gauchement qu'en Grande Bretagne, il avait lié amitié avec des femmes de plus haut rang et de plus enviable beauté...

— *Tell her* : Dis-lui...

— C'est fait. *E finita la comedia*.

Cela mit fin à l'idylle burlesque sur le lac. Pour me consoler de ces importuns, ma mémoire de collégien me ramenait à tout prix à Lamartine :

⁷⁴ Il s'agissait de Mazisi Raymond Kunene (1930-2006), poète et à l'époque représentant du Congrès National Africain (*African National Congress*, ANC) en Grande Bretagne (N. éd.).

*O temps, suspends ton vol et vous heures propices
 Suspendez votre cours
 Laissez-nous savourer les rapides délices
 Des plus beaux de nos jours
 et au vers :
 Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.*

À terre, je fis collection de galets pour ma bibliothèque. Ils iront retrouver les autres dans mon temple austère... En haut une autre montagne aménagée pour les touristes, le maire sonne le rassemblement.

Toast et repas abondants au son d'une musique aiguë de guitare et de flûte. Une nombreuse domesticité nous sert. Elle vient chaque fois chuchoter aux oreilles de M. le Maire. Les odalisques de l'empire turc ont disparu. Les servantes que voici sont confiantes et participent à la fête. Elles sont belles avec leurs nattes tombantes sur les épaules. Le maire me tire de ma rêverie. On me demande de porter un toast...

Je regarde au loin une crête de montagne se dissimulant dans la brume dorée du soleil couchant. Un arc-en-ciel insolite s'accroche au firmament :

— Mesdames, messieurs,

Les Parisiens disent au monde « voir Paris et mourir » ; À mon tour à Kirovabad je dis : voir ce lac et mourir.

Ce n'était pas original mais c'était mon cœur au comble de la joie.

Danse endiablée de style arabe comme j'en fis à Barcelone. Chacun s'y essaie. Les musiciens s'emportent. Le rythme s'accélère. Comment suivre la cadence ? Je me perds malgré ma leçon magistrale d'un adjoint au maire qui me fit tourner sur les talons comme une ballerine. Ici pas de déracinement des élites. Chaque citoyen vibre au rythme de sa communauté quel que soit son rang. Bel équilibre dans un pays en pleine transformation !

Il faut quitter les tapis magiques. Il faut quitter la cité mille et une nuits.

Le train de nuit nous ramène à Bakou.

Pendant le parcours, des représentants de la radio et de la presse, K. M. et moi, nous discutâmes longuement de problèmes africains, de politique et de littérature. K. M. renvoya la négritude dans les ronces. L'Afrique n'a pas à se préoccuper d'exposer ses valeurs au Blanc pour lui prouver quoi que ce soit, elle doit développer ses propres cultures sans se soucier des Européens, s'épanouir pour soi et non pour autrui. Attitude égoïste mais

qui dénonce le danger pour certains Africains uniquement préoccupés à satisfaire la curiosité de l'Europe en oubliant leurs propres frères qui finissent par ne plus les reconnaître.

Alexandra, de la Radio m'interviewe longuement sur notre littérature au Dahomey. Je lui parle abondamment d'un sujet que je connais un peu et lui aligne la bio-bibliographie dahoméenne qu'il reste d'ailleurs à compléter par un travail d'archiviste. J'insistai sur le travail des pionniers, Hazoumé, Akindele, Adande, Alapinin, Serpos, Couchoro et autres. La bouche ne peut compter un marché. Mais il serait intéressant de savoir à partir de quelle date le marché a commencé... Recherche sur la littérature écrite au Dahomey⁷⁵. Que de choses à faire pour être soi. Un pays libre aux dures assises. Ouvert aux quatre vents de l'esprit.

* * *

Que de richesses l'Église a perdues en Russie. Peut-on évaluer ces tonnes d'or qui décorent les dômes des églises où l'on adorait le Seigneur alors que les hommes mourraient de faim dans les taudis ?

C'est une idée géniale d'avoir conservé les églises et les mosquées et d'en avoir fait les maisons du Beau où les citoyens admirent les chefs-d'œuvre de la peinture religieuse et profane. Mais la Russie, patrie des célèbres icônes de la Vierge n'accroche maintenant aux cimaises que de pâles tableaux d'ouvriers. À quoi sert l'art, en compensation de la religion bannie – puisque c'est bien d'une compensation qu'il s'agit – s'il ne doit élever l'esprit au-dessus de la réalité quotidienne ? Je ne suis pas d'accord avec cet interlocuteur russe qui accusait Picasso de mystification. L'esprit libre ouvre des voies inattendues. L'influence de l'art nègre et Picasso : voyez aujourd'hui l'architecture, le mobilier, la vaisselle, les vêtements.

Sainte Russie, brûle ce que tu as adoré.

* * *

Le culte des idoles, des stars et des vedettes coïncide avec la déchristianisation. À quoi correspond le culte de la parole en Afrique, par exemple dans le domaine politique ?

⁷⁵ Voir la préface de Robert Cornevin à notre livre *Enfant du Bénin*, à paraître aux Éditions du Bénin-Cotonou. (Note de l'auteur).

Force compensatrice d'hommes impuissants à agir sur la matière et sur le monde. Voir la comédie de l'ONU où de petits pays « gueulent » fort sans avoir aucune force qui impose le respect ; heureusement qu'un droit international (?) garantit leur existence... pour leur permettre de parler et d'apporter au monde leur contribution de pays sous-développés. Les grands se morfondent... en engragent.

* * *

Moscou

Au *Goum*, magasin d'État, (sorte de *Prisunic*) où l'on trouve tout. Que de monde ! Les femmes se pressent à l'alimentation, aux produits de beauté. On entend les pas cadencés sur les dalles. Une pluie inopinée tombe. Les gens se hâtent et s'engouffrent dans le passage souterrain.

Un enfant européen est obligé de se débrouiller, se presser, trouver son chemin dans un monde de six millions d'habitants aux réflexes conditionnés, sous la protection de la police, et des multiples signalisations qu'on apprend très tôt à déchiffrer. On ne voit pas dans les rues, devant les églises, les magasins, ces innombrables invalides, qui quémangent de l'argent en vous faisant honte parce que vous, vous êtes valides, et vous mangez à votre faim.

J'ai quitté l'U.R.S.S. la tête pleine de mille projets à réaliser si nos compatriotes étaient animés d'une foi inébranlable et conscients de la mission culturelle de notre pays dans le monde. Nous n'inventerons certainement pas de nouvelles religions ni de nouveaux systèmes philosophiques et économiques, mais nous pouvons certainement dire et répéter à l'univers qu'une seule chose est nécessaire, *être soi* envers et contre tout. L'U.R.S.S. s'est créée et tente réellement d'être elle-même. Une nouvelle humanité est entrée dans l'histoire.

Pédakondzi (Togo)

Porto-Novo (Dahomey)

décembre 1966

ANNEXE

« Rapport sur le travail avec l'écrivain dahoméen Richard Dogbeh »

adressé à l'Union des écrivains de l'U.R.S.S. par Tatiana Boutkovskaja après le départ de Richard Dogbeh, automne 1966, sans date exacte⁷⁶.

Richard Dogbeh est directeur de l'Institut de recherches scientifiques en pédagogie [de son pays]. Il dirige en même temps le programme de littérature à la radio et prépare la publication de la première revue d'art et de littérature « Bingo » à partir de l'année prochaine.

Richard Dogbeh a trente-trois ans. Il est né au Togo dans une famille de paysans (sic)⁷⁷. Il est marié avec quatre enfants. Il a étudié en France.

C'était la première fois qu'il a visité l'Union soviétique. Il connaissait beaucoup sur notre pays grâce à l'ambassadeur soviétique au Dahomey avec qui il est très ami et grâce aux nombreux livres de littérature que l'ambassadeur lui a offerts. Néanmoins, tout ce que Dogbeh a vu en Union soviétique l'a tellement surpris, enchanté et enthousiasmé, que depuis les premiers jours de son séjour il a commencé à écrire un livre sur son voyage en Union soviétique.

« Je ne connais aucun autre pays où les intérêts du gouvernement sont si identiques avec les intérêts du peuple. Votre gouvernement est véritablement populaire. L'URSS a accompli dans 50 ans tellement de réussites que beaucoup de pays ne peuvent accomplir au cours des siècles. L'objectif le plus grand des jeunes États africains, c'est de prendre le chemin tracé pour l'Union soviétique et de suivre les conseils du glorieux dirigeant, Lénine ».

La Conférence de Bakou a fait sur Dogbeh une très grande impression. « Je ne peux pas me rappeler l'ambiance de fraternité, d'unité, de profonde amitié et d'entente qui régnait lors de cette rencontre sans émotion. Je suis certain que notre rencontre aura des effets très positifs pour

⁷⁶ Archives de l'État russe pour la littérature et les arts (*Rossijskij Gosudarstvenij Arhiv Literaturny i Iskusstva* - RGALI), fonds (*fond*) 631, inventaire (*opis'*) 27, dossier (delo) 6093, feuilles (*listi*) 1 et 2.

⁷⁷ Il s'agit d'une faute de Tatiana Boutkovskaja, car Richard Dogbeh venait d'une famille de pêcheurs.

les peuples du monde entier. Elle a encore une fois rappelé aux gens la menace d'une guerre mondiale et la nécessité du combat pour la paix. »

« Ce qui m'a le plus ému pendant mes rencontres avec les écrivains soviétiques, c'est le caractère franc de nos discussions. Dès les premiers jours, l'esprit de cordialité, d'amour et de fraternité m'a touché. C'est fantastique que dans un pays si puissant que l'URSS, on se fait tant de souci et on accorde tant d'attention aux enfants. Si jamais ils me posent la question s'il existe en URSS une classe privilégiée, je répondrai : « Oui, il y en a, ce sont les enfants ». J'ai beaucoup voyagé », continue Dogbeh, « mais je n'ai jamais vu dans un autre pays un niveau de vie si élevé, autant d'intellectuels (*intelligentsia*) et de gens simples qui aiment et qui comprennent la littérature et l'art. Que « l'art appartient au peuple », ce n'est pas seulement votre slogan, c'est une réalité. Au retour chez moi, je raconterai à mes compatriotes ce que j'ai vu en Union soviétique. Je parlerai de votre pays dans les journaux, à la tribune des instituts, dans les usines, à la radio et également dans les cercles d'amis. Je veux que tous les Dahoméens aiment votre pays, comme je l'ai aimé moi-même ».

Archives

Archive de la famille Dogbeh.

Archives de l'État russe pour la littérature et les arts (RGALI), fonds 631 de l'Union des Écrivains de l'URSS.

Bibliographie

Allman, Jean, « Kwame Nkrumah, African Studies and the Politics of Knowledge Production in the Black Star of Africa », *International Journal of African Historical Studies*, 46, 2, 2013, pp. 181-203.

Arnoux, André, *La voie du bonheur. Pratique de la vie*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1956.

Aucouturier, Michel, *Un poète dans son temps : Boris Pasternak*, Genève, Éditions des Syrtes, 2015.

Banégas, Richard, *La démocratie à pas de caméléon*, Paris, Karthala, 2003.

Blum, Françoise, « Trajectoires militantes et (re)conversions : à propos de la FEANF Que sont-ils/elles devenu-e-s ? », thèse d'habilitation, Paris, EHESS, 2016.

— *Révolutions africaines. Congo, Sénégal, Madagascar, années 1960-1970*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

Blum, Françoise et Katsakioris, Constantin, « Léopold Sédar Senghor et l'Union soviétique : La confrontation, 1957-1966 », *Cahiers d'Études africaines*, 235, 3, 2019, pp. 839-865.

Bown, Lalage et Crowder, Michael (dir.), *The Proceedings of the First International Congress of Africanists, Accra, 11-19 December 1962*, Accra, 1964.

Decalo, Samuel, *Historical Dictionary of Benin*, Lanham et Londres, The Scarecrow Press, 1995.

Diop, Mamadou Traoré, *Au pays de Lénine : Carnet de voyage*, Dakar, Sapress, 1974.

- Djagalov, Rossen, *From Internationalism to Cosmopolitanism: Literature and Cinema between the Second and the Third Worlds*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020.
- Dogbeh, Richard, en collaboration avec Max Diboti Ekoka (dir.), *Voix d'Afrique, échos du monde*, Paris, Éditions Istra, 1962.
- Dogbeh, Richard, *Les Eaux du Mono*, Calvados, Éditions Lec-Vire, 1963.
- *Rives Mortelles*, Porto-Novo, Éditions Silva, 1964.
- *Voyage au pays de Lénine. Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS*, Yaoundé, Éditions Clé, 1967.
- *Cap Liberté*, Yaoundé, Éditions Clé, 1969.
- Dumont, René, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1962.
- Gates, Herny Louis et Appiah, Anthony (dir.), *Africana: The Encyclopedia of the African and African-American Experience*, New York, Basic Books, 1999.
- Halim, Hala, « The Afro-Asian Nexus », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 32, 3, 2012, pp. 563-583.
- Herskovits, Melville, *Dahomey: An Ancient West African Kingdom*, New York, J.J. Augustin Publishers, 1938.
- Huannou, Adrien, *Trois poètes béninois*, Yaoundé, Éditions Clé, 1980.
- Imorou, Azizou Chabi, « L'action politico-syndicale des enseignants au Bénin (1945-2000). Approche socio-historique », *Arbeitspapiere/ Working Papers*, Institut für Ethnologie und Afrikastudien, Johannes Gutenberg-Universität, numéro 111, 2010, pp. 1-28.
- Katsakioris, Constantin, « Creating a Socialist Intelligentsia: Soviet Educational Aid and Its Impact on Africa, 1960-1991 », *Cahiers d'Études africaines*, 226, 2, 2017, pp. 259-286.
- « The Lumumba University in Moscow: Higher Education for a Soviet-Third World Alliance, 1945-1991 », *Journal of Global History*, 14, 2, 2019, pp. 281-300.
- Klyško, Alexandr (dir.), *Pisatel' i sovremennost'. Hudožestvennaja publicistika i dokumental'naja proza pisatelej stran Azii, Afriki i Latinskoj Ameriki (L'écrivain et notre époque. Écrits journalistiques et témoignages des écrivains des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine)*, Moscou, Progress, 1973.

- La Guma, Alex, *A Soviet Journey: A Critical Annotated Edition*, introduction de Christopher J. Lee, préface de Ngugi Wa Thiong'o, Lanham, Lexington Books, 2017.
- Letnev, Artem, « L'assimilation culturelle vue par les assimilés (d'après les Cahiers William Ponty) », *Genève-Afrique*, 17, 2, 1979, pp. 19-26.
- « L'Afrique de l'Ouest dans l'historiographie marxiste », in *La méthodologie de l'histoire de l'Afrique contemporaine*, Paris, Unesco, 1984, pp. 61-70.
- « Alioune Diop, précurseur de la culture de la paix », *Présence Africaine*, 161-162, 2000, pp. 15-19.
- Lorca, Federico García, *Pleur pour Ignacio Sanchez Mejias : Llanto por Ignacio Sanchez Mejias*, traduction de Fabrice Melquiot, Paris, L'Arche, 2006.
- Matusevich, Maxim, « Journeys of Hope: African Diaspora and the Soviet Society », *African Diaspora*, 1, 1-2, 2008, pp. 53-85.
- Maurel, Chloé, « L'histoire générale de l'Afrique de l'Unesco », *Cahiers d'Études africaines*, 215, 3, 2014, pp. 715-737.
- Omotoso, Kole, *All This Must Be Seen*, Moscou, Progress Publishers, 1986.
- Steinbeck, John, *Dépêches du Vietnam*, préfacé par Pierre Guglielmina, Paris, Les Belles Lettres, 2013.
- Wachsmayer, Mikhaïl et al. (dir.), *Poezija Afriki (Poésie de l'Afrique)*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, 1973.
- Walraven, Klaas van, *The Yearning for Relief: A History of the Sawaba Movement in Niger*, Leiden, Brill, 2013.

